THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1185



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





LES PEUPLES ET LES ROIS,

OU

LE TRIBUNAL DE LA RAISON,

ALLÉGORIE DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

PAR LE CITOYEN CIZOS-DUPLESSIS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité, le 23 Germinal, l'an second de la République.

Qu'y a-t-il au-dessus des hommes, que celui qui les forma ?
Les Peuples et les Rois, Acte III, Scène II.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 15;

Et chez MARCHAND, maison Egalité, galerie neuve, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

On dit à l'Auteur que certains Entrepreneurs de Spectacles des Départemens, défigurent le titre des ouvrages dramatiques, changent les noms des personnages, et bouleversent les scènes, pour représenter à l'insu des Auteurs les Pièces imprimées, et se soustraire par cette fraude à la rétribution que la Loi assure aux hommes de lettres : il prévient tous Actionnaires, Entrepreneurs, Directeurs, ou Sociétés dramatiques, que, *fort de la Loi*, il poursuivra tout Entrepreneur qui, *sous quelque forme que ce soit*, feroit jouer son ouvrage sans son consentement par écrit.

PRÉFACE.

Les théâtres, sous un roi, corrompront toujours les cœurs; car un roi fut toujours un monstre en morale et en politique; et ce monstre ne peut s'alimenter et conserver sa force épouvantable que par la dépravation des mœurs, par le développement des passions, par l'abrutissement des ames et par la dégradation complète de tout ce qu'a fait l'Auteur de la nature, défiguré lui-même par les dominateurs de la terre et par leurs esclaves. Cette vérité, qui, dans ce moment auguste, frappe si vivement les Français, annonce le bonheur des nations et la gloire immortelle d'un Peuple qui, du milieu de tous les vices et de tous les crimes, s'est élancé avec l'audace républicaine vers sa dignité naturelle, et s'en est emparé pour ne plus s'en dessaisir. La Convention nationale, du sommet de la montagne, répand à grands flots les feux régénérateurs; et, comme le flambeau du ciel, elle voit s'évanouir devant elle les nuages amoncelés par le crime et l'ignorance. Le tyran n'est plus, les factions s'engloutissent dans le sang de ceux qui les formèrent, et le Peuple François ne voit plus que l'Être suprême et ses bienfaits, la Raison qui les désigne et toutes les Vertus qui, seules, peuvent embellir l'existence des hommes. Les théâtres doivent s'empresser d'offrir cette idée consolante à ceux qui peuvent l'apprécier; trop long-temps ils furent les tribunes de la dissolution et de la politique des rois; trop long-temps ils célébrèrent

l'esclavage des Peuples : qu'ils adoptent enfin, et de bonne-foi, un systême plus auguste ; que les accens de l'immoralité ne fassent plus retentir leur enceinte, et que les talens des artistes qu'on y applaudit, ne soient plus consacrés qu'aux grands traits de vertus, qu'au développement des principes qui agrandissent les ames, qui vivifient l'amour sacré de la Patrie et de la Liberté ; qui font chérir l'humanité, et respecter son auteur : que la haine des tyrans vigoureusement prononcée, y fasse pâlir tout individu assez lâche pour les aimer encore. Lorsqu'en 1789, 14 décembre vieux style, je publiai le projet *des Fêtes nationales* ou *théâtre des mœurs*, les soixante Districts de Paris applaudirent au vœu que je viens de consigner ici, et que je voulois réaliser alors, en formant le premier un établissement consacré à célébrer les grandes vertus : mais l'intrigue sut étouffer cette idée, qui parut se perdre avec celles qu'enfanta l'amour du bien. Elle resta néanmoins dans le fond de mon cœur ; et je m'applaudis aujourd'hui de m'être trouvé d'avance d'accord avec le Comité de salut public et la Convention nationale (1). Les rois n'ont besoin que de vices,

(1) Cette idée fut reproduite il y a huit mois dans un mémoire que je remis au Comité d'instruction publique ; je demandois qu'il fût établi un théâtre ou deux, sous la dénomination de *théâtres du Peuple*, qui auroient été ouverts trois fois par décade, et gratis. Les citoyens y seroient venus par

la Liberté veut des vertus ; elles seules cimenteront à jamais notre régénération politique. Artistes de tous les théâtres, pénétrez-vous bien de cette vérité, et soyez fiers de pouvoir, par vos talens, préparer la gloire de votre Patrie et le bonheur de l'humanité.

Je saisis cette occasion pour rendre justice à l'administration du théâtre de la Cité, et aux artistes qui le composent : tout ce qu'il a fallu faire pour l'exécution des Peuples et les Rois a été fait avec le dévouement le plus civique : dépenses, soins et fatigues, ont précédé les représentations ; les talens des acteurs les ont complètement embellies.

Un petit mot sur mon allégorie. Un ou deux journalistes et quelques *honnêtes-gens*, très-amis des règles académiques, lui ont reproché défaut de plan, défaut de liaison, et même défaut d'intérêt. *Défaut de plan* : je leur réponds que je n'avois et ne voulois établir et suivre que celui d'offrir en deux heures de temps, tous les événemens de la Révolution, et les motifs qui la rendirent légitime et indispensable, l'insurrection générale ; le développement des grands principes de la Raison ; le changement d'opinion figuré par la chûte de l'idole dorée, à la voix de cette

---

tour et par billets sectionnaires. Mais par l'heureuse impulsion que donne le Comité de salut public, et l'auguste décret qui met les vertus à l'ordre du jour, tous les théâtres vont devenir *théâtres du Peuple*, et mes vœux sont remplis.

même Raison, et l'inauguration du pavillon tricolor ; les obstacles que le tyran, les prêtres et les nobles voulurent opposer au torrent qui devoit les engloutir ; la scène des poignards ; le Comité autrichien avec ses attributs, et dont la Raison dévoile les secrets à deux philosophes ; le renversement du trône ; la découverte des *droits de l'homme*, foulés aux pieds du roi, indiqués à un Nègre et offerts au Peuple par celui qui devoit aussi s'en saisir un jour ; l'hydre du fédéralisme étouffé ; le véritable but de la révolution, figuré par *le Temple de la Nature*, dans lequel le Peuple, conduit par la Raison, trouve toutes les vertus réunies qui célèbrent leur triomphe et celui de l'Egalité et de la Liberté ; l'engloutissement du Tyran, de son Ministre et du Cardinal devant la majesté de l'Être suprême, de la Nation et de l'autel de l'humanité qui s'élève ; tous les emblêmes de la royauté et de la superstition jettés dans le feu, allumé sur l'autel par un homme, avec le flambeau que lui confie la Raison, et la République françoise sortant du milieu de leurs cendres : voilà le plan que j'avois résolu d'offrir aux yeux du Peuple. Il paroît que ce tableau, malgré quelques petites menées aristocratiques, ne lui a point déplu, et que les *plans académiques* n'ont pas seuls l'avantage de l'instruire et de l'amuser révolutionnairement.

Défaut de liaison. Les événemens se succèdent avec assez de rapidité, se tiennent trop les uns

aux autres, et sont trop conformes à la vérité, pour qu'un Patriote ne voie pas dans cette allégorie la seule liaison qui convenoit entre les différens tableaux qui forment cet ouvrage.

Je n'ai rien à répondre à ceux qui n'ont point trouvé d'intérêt dans un ouvrage où la Liberté fait retentir ses accens, où la Raison déploie la majesté de ses grands principes, et dans lequel toutes les vertus sont célébrées et vengées. Je les plains, non comme un auteur qui se croit plus éclairé que ceux qui le jugent, mais comme un citoyen qui trouvera toujours beaucoup d'intérêt dans un écrit consacré à la vérité, à la haine des vices et du crime, au triomphe de l'Egalité, *qui multiplie à l'infini les affections de mon cœur, en m'offrant un frère dans chaque homme;* de la Liberté, *qui écrase les ennemis du genre humain et me garantit ma dignité naturelle;* et de la Raison, *qui me rappelle que si l'Être suprême fit tout pour moi, je ne dois point oublier de m'acquitter de mes devoirs envers lui*, en concourant, comme tous les bons citoyens, à éclairer mes frères sur leurs droits naturels, en leur répétant le plus souvent et le mieux qu'il m'est possible, qu'entre la divinité et les hommes il n'est point d'autres intermédiaires que nos propres vertus; elles seules sont des offrandes dignes de lui, elles seules nous offrent des récompenses dignes de nous.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA RAISON. . . . . *la citoyenne*	*Germain.*
JACQUES.	*Villeneuve.*
FRANÇOIS. . . . . }	*Tiercelin.*
UN ANGLOIS. . . . . }	
LA FEMME DE JACQUES. . . *la citoyenne*	*Lacaille.*
DUMONT.	*Genest.*
UNE FEMME DES MARCHÉS, *accompagnée de plusieurs autres.* . . . . *la citoyenne*	*Pélissier.*
DEUX SOLDATS ANGLOIS. . . . . {	*Lamarche.*
	Brunekau.
UN CAPITAINE *de vaisseau.*	*Vilotau.*
UN SANS-CULOTTE.	*Beaulieu.*
UN NÈGRE.	*Fédérick.*
ÉLÉONORE. . . . . *la citoyenne*	*Colbert.*
LE DUC DE SAINT-ELIE, *gouverneur.* . . .	*Saint-Claire.*
LE CHEVALIER DE NAUTIGNAC. . . .	*Frogère.*
UN ARCHEVÊQUE.	*Dubreuil.*
UN CARDINAL.	*Pélissier.*
LE ROI.	*Varenne.*
UN PRÉSIDENT.	*Hyppolite.*
LE MARQUIS DE FADAM.	*Chaperon.*
UN SECRÉTAIRE.	*Rafille.*
UN VALET-DE-CHAMBRE.	*Lemaire.*
UN AIDE-DE-CAMP.	*Lafitte.*
UN COUREUR.	*Bisson.*
FLORINE. . . . . *la citoyenne*	*Lecoutre.*
VARDRIK.	*Tautin.*
FAUX-PATRI, *habit écarlate galonné en or, veste de drap d'or.*	*Duval.*
UN GARDE-FRANÇOISE. . . . . }	*Delaporte.*
DUCLAIRON, *habit noir, cheveux longs.* }	
UN ALLEMAND.	

Quatre Laquais.

Paysans et Paysannes de tout âge.

Corps de soldats Anglois et François.

Peuple.

LES

LES PEUPLES

ET LES ROIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente dans le fond, du côté gauche, une colline sur laquelle un camp est placé; de riches moissons couvrent toute cette partie de la scène. On voit des chaumières isolées. Dans le fond est la mer. Tout annonce une violente tempête; le tonnerre gronde jusqu'à la fin de l'acte. Le côté droit laisse voir un petit village et des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Plusieurs paysans sont sur la scène occupés à regarder, les uns la mer, d'autres le camp. Jacques est assis au pied d'un arbre, et paroît abîmé dans de profondes réflexions.*)

JACQUES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Je ne savons pas ce que ça veut dire; mais il semble qu'il se prépare quelque chose d'extraordinaire dans le monde. Qu'en dites-vous, monsieur Jacques, vous qui êtes un savant?

JACQUES.

Je ne suis pas un savant; mais.....

FRANÇOIS.

Achevez, notre bon ami.

JACQUES.

Oui, je suis votre ami. (*à part.*) Toutes les fois que cette expression sort de sa bouche, un baume consolant se répand sur mon cœur, et je respire mieux.

FRANÇOIS.

Que marmotez-vous là ?

JACQUES.

Je dis, brave François, que ta compagnie et celle de tous nos frères est bien précieuse à ton pauvre Jacques. On est heureux avec vous, vous êtes bons, humains ; vos bras secondent bien les intentions de l'Eternel ; la nature vous doit une partie de sa magnificence : vous la fécondez sans cesse..... ah ! vous êtes aussi purs qu'elle.

FRANÇOIS, *à quelques autres paysans.*

Approchez, le v'là dans ses grandes idées.

JACQUES *se levant, tous les paysans s'approchent.*

Eh bien, mes amis, avez-vous bien reposé cette nuit ?

FRANÇOIS.

Je n'ons pu fermer l'œil ; toutes ces troupes qui nous environnent.....

JACQUES.

Grand Dieu ! jusques à quand le sang des hommes coulera-t-il selon le caprice d'un seul ?

FRANÇOIS.

Vot réflexion est bien juste, monsieur Jacques ; mais est-ce que, vous qui lisez tant, vous ne sauriez pas, par aventure, pourquoi notre roi fait la guerre au roi d'Angleterre ?

JACQUES.

Quoiqu'il soit difficile de pénétrer les motifs qui déterminent la plus grande partie des actions des maîtres du monde, on assure que cette guerre qui nous affige, est le résultat d'une querelle de femme. La voiture de la maîtresse du roi accrocha, dit-on, celle de l'ambassadrice d'Angleterre ; elle exigea une réparation solemnelle, qui fut refusée, et la guerre fut résolue aussi-tôt. Des milliers de morts couvrent nos campagnes pour venger l'honneur de madame l'ambassadrice, qui ne vaut pas mieux que la favorite royale.

FRANÇOIS.

Oh ! c'est un peu fort, par exemple. Quoi ! pour si peu de chose !

JACQUES.

Eh, mon ami, les rois ont-ils jamais su apprécier la vie d'un homme ! La nature a épuisé toute sa fécondité pour préparer les moyens de notre existence ; cette nature bienfaisante n'a pu perfectionner ce sublime ouvrage qu'avec beaucoup de temps et de soins ; mais les rois, qui ont osé se placer au-dessus de la nature et de Dieu même, partent pour la chasse après avoir, en riant, donné le signal du carnage.

FRANÇOIS, *balançant.*

Mais, monsieur Jacques, comment se fait-il qu'un homme qui en sait aussi long que vous se soit fait paysan ? jamais je n'avons osé vous faire cette question ; mais.....

JACQUES.

Si j'avois connu ce desir, il seroit satisfait..... Mais, mes enfans, pouvez-vous vous occuper de moi dans ces momens affreux !

FRANÇOIS.

Oh ! monsieur Jacques, vous nous consolez de tout.

JACQUES.

Mon père étoit procureur ; il commença sans fortune ; en douze ans il fut riche de cinq cents mille francs.

TOUS LES PAYSANS.

Oh !.....

JACQUES.

Je vois votre idée : le coffre de mon père fut rempli aux dépens des fous qui s'adressèrent à lui.

FRANÇOIS.

Autant valoit lui que les autres.

JACQUES.

Je le dis avec douleur : en gagnant de l'argent, il perdit le plus estimable des biens, une conscience tranquille. Ma mère étoit morte le jour de ma naissance. Mon père voulut acheter des plaisirs, et les jolies marchandes qui lui en vendirent dissipèrent plus des trois-quarts de sa fortune.

FRANÇOIS.

Le bien mal acquis..... (*Il n'ose achever.*)

JACQUES.

Tu as raison, mon ami. Il mourut; il n'aimoit que lui; mais il étoit mon père, je le pleurai et le pleure encore. J'abandonnai à quelques créanciers le reste de sa fortune, et me consacrai au barreau; mais des fous et des fripons voulurent acheter quelques talens pour ruiner et opprimer des malheureux: je les repoussai. J'écrivis et plaidai pour deux hommes honnêtes: leurs causes étoient justes, je les perdis; l'un plaidoit contre une élégante célèbre, et l'autre contre un duc. J'abandonnai bien vîte une carrière où le défenseur de l'injustice avoit presque toujours des triomphes assurés: j'étudiai les hommes; je les vis tous se ruinant, se persécutant, se haïssant et se méprisant les uns les autres: courant tous à la fortune par des chemins tracés des mains de la perfidie, de la vanité, de l'égoïsme, de l'ingratitude et du libertinage; je vis une partie de l'humanité insolente et fière des pleurs et des travaux, de la foiblesse et de la sottise de l'autre partie; je vis les vertus isolées, proscrites, et livrées au ridicule; je vis le crime, la dissolution et l'intrigue placés aux premiers postes de l'Etat, environnés d'honneurs et regorgeant de richesses. O mes amis! je ne vis plus des hommes: je crus en trouver parmi vous: je réalisai une petite somme; j'achetai ce champ et cette maison. Mes chers frères, c'est au milieu de vous que je commençai à respirer l'air salubre de la nature. Les objets qui dans ces lieux réjouissent tous mes sens, votre amitié, la bonté de vos cœurs, les charmes inconcevables que mon épouse et vous répandez sur ma vie ne m'auroient plus rien laissé à desirer, si tous mes semblables sur la terre eussent joui des mêmes avantages. (*Le canon se fait entendre.*) Mais l'airain tonne, mon cœur se déchire.

FRANÇOIS.

J'ons entendu dire qu'il y auroit bataille aujourd'hui; j'allons auprès de not femme et de nos enfans, et s'il faut mourir... Ah! mon dieu, qu'est-ce que c'est que ça! (*Il sort; les paysans se dispersent; les uns vont du côté du camp, d'autres vers le hameau.*)

SCÈNE II.

JACQUES *seul.*

Le bruit du canon redouble..... le camp se lève..... Tristes victimes des passions des grands et de vos propres erreurs, égorgez-vous impitoyablement : ceux qui survivront n'en seront pas plus heureux. On chantera les hymnes de la victoire ; on remerciera solemnellement celui qu'on nomme le dieu des armées : quel dieu que celui qui reçoit les vœux des bourreaux dégouttans du sang des hommes, et qui ne venge point les pères ; les mères, les épouses et les enfans de ceux qu'égorgent l'orgueil et la sottise !

(*Le tonnerre gronde toujours ; les éclairs se succèdent ; le bruit du canon redouble.*)

SCÈNE III.

JACQUES, deux SOLDATS *qui en poursuivent un autre, l'atteignent et le tuent sur la scène.*

JACQUES.

Que vois-je ! Ah ! dérobons-nous à ce hideux spectacle !

(*Il va pour sortir.*)

PREMIER SOLDAT.

Il est expédié.

DEUXIÈME SOLDAT.

Allons en expédier d'autres. Ma foi, camarades, je mériterois bien une pension, j'en ai tué neuf.

PREMIER SOLDAT.

Et moi sept.

DEUXIÈME SOLDAT, *à Jacques.*

Alte-là, ou tu es mort.

JACQUES, *avec fermeté.*

Que voulez-vous de moi ?

PREMIER SOLDAT.

Où demeures-tu ?

JACQUES.

Voilà ma maison.

PREMIER SOLDAT.

Il nous faut du vin, du pain. Je suis exténué de faim, de soif et de fatigue.

DEUXIÈME SOLDAT.

Et moi aussi, dépêchons : nous avons encore une douzaine d'expéditions à faire.

JACQUES.

Suivez-moi.

PREMIER SOLDAT.

Tu es notre ennemi ; ne nous trompe pas, ou ta cervelle saute.

JACQUES.

Je n'ai jamais trompé personne ; je ne suis pas votre ennemi ; je vous plains, voilà tout.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tu nous plains, et pourquoi ?

JACQUES.

N'êtes-vous pas forcés à répandre le sang de vos semblables ?

PREMIER SOLDAT.

Ne faut-il pas défendre son roi ?

JACQUES.

Quelle injure a-t-il donc reçue ?

PREMIER SOLDAT.

Ma foi, nous n'en savons rien.

JACQUES.

Vous massacrez donc des hommes sans savoir pourquoi ?

PREMIER SOLDAT.

On nous l'ordonne.

JACQUES.

Et vous obéissez sans scrupule ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Sans scrupule. On nous pendroit si nous n'obéissions pas.

JACQUES.

Si vous vous battiez encore pour votre femme, vos enfans, votre Patrie !

PREMIER SOLDAT, *en colère.*

Le roi n'est-il pas la Patrie ?

JACQUES.

Ce n'est qu'un homme.....

LES DEUX SOLDATS *tirent le sabre, Jacques reste calme.*

Alte-là, faquin.

JACQUES, *avec le plus grand sang-froid.*

Vous pouvez m'assassiner, Anglois, vous apprendrez de moi à mourir pour la vérité, et non pour l'esclavage.

PREMIER SOLDAT.

Respecte le roi d'Angleterre, viens boire à sa santé.

DEUXIÈME SOLDAT.

S'il refuse, je le tue. Marche devant.

JACQUES, *à part.*

O humanité ! jusques à quand dureront tes malheurs et ton avilissement !

(*Les deux Anglois voyant les combattans abandonnent Jacques, et se réunissent à leurs camarades. Dès qu'ils sont au milieu de la scène et dans le fond, quatre soldats Anglois armés de torches, sortent par les premières coulisses, à la droite de l'acteur, traversent le théâtre, enfoncent les portes de deux maisons, et mettent le feu : des hommes, des enfans et des femmes en sortent éplorés ; un grouppe de combattans, qui paroissent aussi-tôt au côté opposé, les font rentrer dans la forêt. Au même instant une fille éperdue semble fuir un soldat Anglois armé d'une torche, qui court après elle ; un autre soldat portant un fusil, au bout duquel est un enfant percé de la bayonnette, la saisit par le bras droit, au même moment qu'elle est saisie par le bras gauche par le soldat armé d'une torche. Pendant que chacun veut l'entraîner, une femme, mère de l'enfant, court dans le plus grand désordre, ramasse un pistolet, et tue le soldat qui le porte : le père de la fille tue, avec un sabre, l'autre soldat : la mère se jette sur son petit enfant, la fille se précipite dans les bras de son père. Au même instant, le théâtre se remplit de paysans et paysannes, les uns portant des paquets sauvés des*

flammes ; les autres, des petits enfans à la mamelle : Jacques fait asseoir sa femme sur un banc de gazon, et tous les personnages forment différens grouppes, témoignant tous la plus grande douleur. Le théâtre est jonché de morts, les maisons brûlent, le canon se fait entendre au loin à coups redoublés).

SCÈNE IV.

JACQUES, SA FEMME, *qui se jette dans ses bras*, PAYSANS.

JACQUES.

CHÈRE épouse ! arme-toi de courage ; asseyons-nous sur ce gazon ; la nature, tu le vois, a des dons à nous offrir encore.

LA FEMME.

Ah, mon ami !

JACQUES, *promenant ses regards sur les différens objets qui l'environnent.*

Quel horrible tableau ! des hommes sont égorgés, nos maisons incendiées, nos champs ravagés ; nous n'avons plus que des larmes à répandre et toutes les horreurs de la misère à supporter. Peuples, aimez les rois, voilà leur ouvrage !

LA FEMME.

O mon ami ! qu'avons-nous fait pour être sans cesse les victimes du sort ?

JACQUES.

O ma chère compagne ! il me reste la force et mon amour.

LA FEMME.

Il nous faudra donc abandonner ces tristes contrées, et nos bons amis ?

FRANÇOIS.

Non, non, vous ne nous quitterez pas.

TOUS LES PAYSANS.

Vous ne nous quitterez point.

FRANÇOIS.

J'allons rétablir vot maison.

PREMIER PAYSAN.

Je partagerons avec vous ce que j'avons sauvé des flammes.

FRANÇOIS.

Je vous aiderons, comme j'avons toujours fait, à cultiver vot champ et vot jardin.

JACQUES, *avec la sensibilité la plus prononcée.*

Et voilà ces hommes condamnés aux plus durs travaux, aux plus cruelles privations, et au plus insolent mépris ! ils oublient leurs maux pour ne s'occuper que des miens. Mes amis, mes chers amis, mes tendres frères, que ne puis-je vous embrasser tous à la fois ! Non, je ne m'éloignerai pas de vous, nous supporterons nos maux ensemble, comme nous partagerons nos plaisirs. (*l'orage et les éclairs redoublent.*) Quels éclats ! le ciel est en feu. La mer ne m'a jamais paru si agitée.... (*un vaisseau battu par la tempête, paroît.*) Tenez, mes amis, voyez ce vaisseau battu par la plus horrible des tempêtes : des hommes sont là. (*la foudre tombe sur le vaisseau*).

LA FEMME.

Grand dieu ! ils vont périr.

FRANÇOIS.

Il faut les secourir ; courons tous.

JACQUES.

Allons, mes amis, courage ; le ciel nous offre une occasion d'oublier nos malheurs ; sauvons tous ces infortunés, si nous pouvons.

LA FEMME.

O ciel ! prends pitié.....

JACQUES.

Mes amis, mes amis, approchez, approchez.

(*Deux individus sont secourus et sortent de l'eau, un blanc et un nègre : le nègre a sauvé le blanc*).

SCÈNE V.

Les précédens, LE CAPITAINE, LE NÈGRE.

JACQUES.

RESTEZ quelques-uns au bord de la mer.

LE NÈGRE.

Capitaine, vie à toi est sauvée, je suis bien joyeux.

LE CAPITAINE.

Où suis-je ?

JACQUES.

Avec de bonnes gens, qui s'empressent à vous offrir leurs secours.

LE CAPITAINE.

Et mon vaisseau ?

LE NÈGRE.

Il n'y a plus de vaisseau ni pour toi ni pour moi, il être au fond de l'eau ; mais toi, grace à moi, l'y être sauvé !

LE CAPITAINE.

Ah ! oui, je me rappelle....

LA FEMME, *lui offrant une bouteille d'osier.*

Monsieur, acceptez ceci. (*au Nègre.*) Prenez aussi, brave homme.

LE NÈGRE.

Moi vouloir bien.

LA FEMME.

Vous venez de faire une belle action. Qui sauve la vie d'un homme, est une image sacrée de celui qui la donne à toute la nature.

LE CAPITAINE.

J'apportois toute ma fortune.

LE NÈGRE.

Tous les autres hommes sont morts.

LE CAPITAINE.

Une cargaison immense....

LE NÈGRE.

Mes deux bons frères l'y avoir péri.

LE CAPITAINE.

Des effets *au porteur* considérables. (*en colère.*) Pourquoi n'as-tu pas pris cette cassette?

LE NÈGRE.

J'aurois pas pu sauver toi.

LE CAPITAINE, *avec fureur.*

Tu aurois pu la porter aussi.

LE NÈGRE.

Si j'avois pu porter cassette à toi, j'aurois plutôt porté petit frère à moi.

JACQUES.

Eh, Monsieur, vous lui devez le plus précieux de vos biens; la vie vous reste.

LE CAPITAINE.

Je suis ruiné.

JACQUES.

Vous êtes jeune encore, il vous sera possible.....

LE CAPITAINE.

Exécrable voyage! je pouvois vivre heureux: je place ma fortune sur ce maudit vaisseau, je la double; j'arrivois puissamment riche en France, en un instant j'ai tout perdu; il ne me reste que ce nègre.

JACQUES.

Ah! Monsieur, il vaut plus que tout l'or des Indes.

LE CAPITAINE.

Il ne vaut pas six cents mille livres. (*il se lève.*) Je ne puis me soutenir. (*Le nègre court à lui.*)

JACQUES.

Voyez comme il s'empresse à vous aider.

LE CAPITAINE.

Il fait son devoir. J'ai froid. (*un paysan quitte vîte son habit et lui met sur les épaules.*)

JACQUES.

Venez vous réchauffer auprès des débris fumans de nos maisons incendiées par nos ennemis.

FRANÇOIS, *à la femme de Jacques.*

Ce feu là réchauffera peut-être son cœur.

LE CAPITAINE.

Vos maisons sont brûlées !

JACQUES.

Nous avons tout perdu comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela ! des chaumières.

JACQUES.

Ce qui nous en reste est bien précieux ; il vous sauvera peut-être encore la vie. (*Tous les paysans caressent le nègre*).

LE CAPITAINE.

Que fais-tu là ? Conduis-moi. Sommes-nous loin d'une ville?

JACQUES.

A deux lieues : on vous y menera.

(*Le Capitaine et le Nègre sortent accompagnés de deux ou trois paysans*).

SCÈNE VI.

JACQUES, SA FEMME, FRANÇOIS, autres PAYSANS.

LA FEMME.

QUEL homme, mon ami !

JACQUES.

Il est bien à plaindre, il ne connoît que le prix de l'or.

FRANÇOIS.

Ce pauvre Nègre lui a sauvé la vie.

LA FEMME.

Il n'y fait pas attention.

FRANÇOIS.

Avec sa cassette....

LA FEMME.

Aux yeux de cette ame flétrie, elle valoit plus que la vie de ses malheureux compagnons.

JACQUES.

Exécrable soif de l'or, comme tu nous a dégradés ! braver les élémens en fureur, trafiquer de ses semblables par le

droit du plus fort ; les condamner à l'esclavage, les contraindre à un travail qui les révolte par les plus durs traitemens ; fouler aux pieds leur dignité naturelle et se constituer les geoliers et les bourreaux des tristes enfans de l'Afrique, que Dieu fit noirs comme il nous fit blancs : voilà où nous en sommes..... Mais, mes amis, respectons l'humanité, même dans ceux qui la dégradent ; offrons à ce Capitaine quelques vêtemens, et conduisons-le à la ville. Je sais que le gouverneur est arrivé ; nous lui recommanderons d'abord ces deux infortunés, et sur-tout le Nègre ; nous lui peindrons ensuite notre triste situation : peut-être daignera-t-il, dans le sein de toutes les jouissances, s'appercevoir que nous sommes les tristes victimes d'une guerre que nous n'avons pas provoquée.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le palais du duc de Saint-Elie, avec les attributs de la grandeur et de la richesse ; des gardes sont aux portes ; à la droite des acteurs, une table couverte d'un superbe tapis, et tout ce qu'il faut pour écrire ; à la gauche, une magnifique toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, L'ARCHEVÊQUE, LE PRÉSIDENT, *prenant du chocolat.*

LE DUC.

De tous côtés des murmures, des menaces, des plaintes : qu'est-ce que cela signifie, Messieurs ?

L'ARCHEVÊQUE.

Le Gouvernement a trop de mollesse.

LE PRÉSIDENT.

Il faut un coup d'éclat.

LE DUC.

On se plaint beaucoup de vous, messieurs les magistrats.

LE PRÉSIDENT.

De nous ? c'est un peu fort. Quand nous avons acheté nos charges, nous connoissions les obligations qu'elles nous imposoient, et nous les remplissons avec probité : nous siégeons tous les jours, excepté ceux ordinaires de repos.

LE DUC.

Entre nous soit dit, celui qui plaide et celui qui souffre n'a pas de repos ; le magistrat l'oublie trop souvent.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas que M. le Duc veuille approuver les réclamations coupables de quelques individus, qui oublient le respect qu'ils doivent à la magistrature ?

LE DUC.

Non, en vérité ; mais depuis quelque temps je m'apperçois que le Peuple se prononce d'une manière dangereuse.

L'ARCHEVÊQUE.

La religion se perd de jour en jour.

LE DUC, *riant.*

Et sur-tout la réputation de ses ministres. Soyons de bonne-foi, Messieurs ; nous avons un peu trop abusé de nos droits et de nos richesses : le Peuple nous voit et nous juge.

L'ARCHEVÊQUE.

Il voit et juge fort mal. Quelques factieux jaloux l'égarent, et de soi-disant philosophes le perdent : ils osent convoiter jusqu'aux biens sacrés de l'église ; à les entendre nous sommes trop riches. Je possède un des premiers bénéfices, et y compris mes abbayes, je n'ai cependant que six cents mille livres de revenus : aussi, pour soutenir dignement mon rang, j'ai été obligé de contracter pour quinze cents mille livres de dettes.

LE DUC.

C'est cruel ! A propos, comment se porte la petite ?

L'ARCHEVÊQUE.

Oh ! monsieur le Duc....

LE DUC.

Je vous la passe : elle est jolie. Prenez-y garde, elle mangeroit l'archevêché et le chapitre. Mais plaisanterie cessante, soyons prudens ; cette diable de philosophie a fait de terribles progrès.

L'ARCHEVÊQUE.

Je l'ai toujours dit : elle nous jouera quelque mauvais tour.

LE PRÉSIDENT.

Si on avoit fait un exemple terrible de ce Voltaire et de tant d'autres, nous n'aurions pas les craintes qui nous poursuivent.

LE DUC, *plaisantant.*

On regarderoit vos jugemens comme des oracles sacrés.

LE PRÉSIDENT.

On croiroit aux principes religieux de Monseigneur.

LE DUC, *riant.*

On n'oseroit pas soupçonner sa tendresse pour la belle Aglaé.

LE PRÉSIDENT.

On attribueroit ses dettes excessives à son extrême charité.

L'ARCHEVÊQUE, *piqué.*

On ne sauroit pas que la justice est devenue un objet de commerce.

LE DUC.

Et l'on ignoreroit par quel canal il a obtenu sa crosse. (*Ils rient tous les trois.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Monsieur le Duc, épargnez un peu le Sacerdoce ; la Cour lui a des obligations qu'un Seigneur comme vous ne devroit pas ignorer.

LE DUC.

Je ne les ignore pas, mon cher abbé : je sais que c'est graces à vos momeries religieuses, aux saintes terreurs dont vous environnez les hommes, à la politique sacrée de toutes vos cérémonies, à la séraphique tenue de vos agens, que la Cour doit sa suprématie sur des millions d'individus trompés. Mais convenez aussi que les rois ont été reconnoissans : toutes vos usurpations faites au nom Dieu et par des peurs heureusement distribuées, ont été légitimées par des loix solemnelles ; et si vous avez placé les rois à côté de la divinité, leur reconnoissance n'a pas manqué de vous placer à côté de leur trône. Nous sommes heureux les uns par les autres. (*ils se lèvent et se donnent la main.*) Soyons toujours amis..... Revenons aux mesures qu'il nous faut prendre pour arrêter le mécontentement populaire. Président, je vous ordonne au nom du roi, de signifier à votre compagnie qu'elle ait à prendre une attitude digne de sa confiance, et à faire poursuivre sans pitié, le premier qui osera raisonner, et

qui

qui tenteroit d'éclairer le Peuple par des écrits ou des discours. Vous, mon cher abbé, vous perdriez autant que nous, si les lumières continuoient à se propager : un peu d'exactitude pour vos fonctions, déployez toutes les ressources de votre ministère ; faites un effort sur vous-même, montez en chaire, et que la Divinité parle par votre bouche le langage le plus convenable à nos intérêts respectifs : vous n'avez peut-être jamais fait de sermon ? payez bien, vous en aurez d'excellens.

L'ARCHEVÊQUE.

Toujours malin, monsieur le Duc.

LE PRÉSIDENT.

Il est toujours aimable.

LE DUC, *sérieusement.*

Le roi vous aime, et vous destine une nouvelle dignité.

L'ARCHEVÊQUE.

Je lui serai toujours dévoué. Je vous prie d'être auprès de sa majesté l'organe de mes sentimens.

LE PRÉSIDENT.

Et des miens aussi, je vous en conjure.

LE DUC, *prenant le Président à part.*

Je crois qu'il a jetté les yeux sur vous pour garde-des-sceaux. Messieurs, je vous prie de m'excuser ; nous aurons le plaisir de dîner ensemble.

(*L'Archevêque et le Président saluent et sortent*).

SCÈNE II.

LE DUC, LE SECRÉTAIRE, *des lettres à la main.*

LE DUC.

Il faut toujours promettre.... tant qu'ils espèrent, ils servent bien ; quand ils ont obtenu, ils ne pensent qu'à eux..... Qu'y a-t-il ?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur a reçu aujourd'hui une quantité prodigieuse

de lettres : voici le résumé de celles qui m'ont paru les plus importantes.

LE DUC, *s'asseyant près de la table.*

Voyons, et soyez bref.

LE SECRÉTAIRE.

Votre architecte vous annonce que le pont qui doit porter votre nom est achevé, et coûtera quatre millions au roi.

LE DUC.

Bon !

LE SECRÉTAIRE.

Cinq cents mille livres sont destinées pour votre trésor.

LE DUC.

Cet artiste a du talent ; j'aurai soin de lui.

LE SECRÉTAIRE.

Madame de l'Aumont vous remercie ; son mari a obtenu un régiment.

LE DUC.

Le ministre n'oseroit me refuser. Cette femme est charmante ; son mari lui a de grandes obligations : il fera son chemin.

LE SECRÉTAIRE.

Cet homme de lettres renfermé par votre ordre....

LE DUC.

Lequel ?

LE SECRÉTAIRE.

Celui qui osa prendre, dans un écrit, la défense du père de cette jeune personne que vous aimiez, et... (*souriant*) qui disparut...

LE DUC.

Ah ! ah ! je l'avois oublié.

LE SECRÉTAIRE.

Il demande son élargissement.

LE DUC, *se mettant à écrire.*

Oui ?

LE SECRÉTAIRE.

Il parle beaucoup de sa femme, de ses enfans, qui,

par la cessation de son travail, sont dans la plus profonde misère.

LE DUC, *chantonnant en écrivant.*

Voilà un ordre pour qu'on le mette dans un cachot ; vous le ferez parvenir, et vous répandrez la nouvelle de sa translation : cela ôtera l'envie à ses pareils d'écrire philosophiquement, et de dire du mal d'un homme comme moi.

LE SECRÉTAIRE.

Ce brave homme qui sauva cinq personnes qui périssoient dans un incendie, et qui exposa sa vie, réclame le paiement de la pension qui lui fut promise.

LE DUC.

On verra cela.

LE SECRÉTAIRE.

L'artiste qui a peint les charmantes figures qui ornent le boudoir.....

LE DUC, *vivement.*

Il a dû recevoir le brevet de sa pension.

LE SECRÉTAIRE.

Il le demande.

LE DUC, *se levant en colère.*

C'est affreux ! Vous lui ferez compter deux mille écus aujourd'hui, je vous l'ordonne.

LE SECRÉTAIRE.

Cela suffit. Monseigneur, il y a un grand nombre de placets, de mémoires, que des gens du Peuple....

LE DUC, *impatienté.*

Je vous ai défendu cent fois de me parler de cette espèce ; qu'ils s'adressent à leurs magistrats.

LE SECRÉTAIRE.

C'est d'eux qu'ils se plaignent.

LE DUC.

Qu'ils se taisent, ou un exemple terrible les fera rentrer dans le devoir : je n'ignore point que ce Peuple se livre à des discours coupables, qu'il ose censurer les loix et insulter, par des raisonnemens séditieux, les plus fidèles sujets

du roi. Qu'il tremble, ce Peuple, s'il oublie qu'il est fait pour obéir et se taire. Sonnez.

(*Le Secrétaire sonne et se retire.*)

SCÈNE III.

LE DUC, UN AIDE-DE-CAMP, LE COUREUR.

LE COUREUR.

Un Aide-de-camp du Général.

LE DUC.

Qu'il entre.

L'AIDE-DE-CAMP.

Monseigneur, je suis chargé de vous remettre cette lettre.

LE DUC.

Mon frère s'est donc laissé battre ?

L'AIDE-DE-CAMP.

Il va prendre sa revanche, Monseigneur.

LE DUC.

Que l'on offre des rafraîchissemens à Monsieur.

(*L'Aide-de-camp sort un moment.*)

LE DUC, *lisant.*

« Les armes du roi viennent d'éprouver un échec à deux » lieues de ta résidence ; nous n'avons heureusement perdu » que des soldats ; aucun officier de marque n'a péri : mais » je puis venger mon honneur, l'ennemi est cerné de toutes » parts ; il ne peut échapper si je veux. Il m'offre six millions » comptant si je fais une manœuvre qui lui facilite le passage : » je ne sais à quoi me décider : j'attends ton avis : consulte » nos intérêts communs.

» Le Lieutenant-Général, comte DE SAINT-ELIE ».

(*Il prend une plume et écrit.*) Accepte l'offre, fais-toi attaquer, risques quelques milliers de soldats, prends l'argent : conduis-toi avec prudence. Je sais que la paix va être conclue.

Le duc DE SAINT-ELIE.

(*Il donne la lettre à l'aide-de-camp, qui rentre.*)

Partez vite, vous remettrez ce paquet à mon frère en particulier. Je vous recommanderai à ses bontés. Qu'on m'habille. (*Le valet-de-chambre, les laquais et le coureur rentrent et l'habillent; l'un tient l'habit, l'autre le chapeau, un troisième l'épée*, &c.)

SCÈNE IV.

LE DUC, LE SECRÉTAIRE, les Gens, et JACQUES qui survient.

LE SECRÉTAIRE.

MONSEIGNEUR, des paysans dont les maisons ont été incendiées par les Anglois.... (*à Jacques qui entre.*) Eh bien! attendez donc: qui vous a donné l'ordre d'entrer?

JACQUES.

L'humanité qui souffre, et qui ne peut attendre.

LE DUC, *faisant sa toilette.*

Tu es bien hardi....

JACQUES.

Monseigneur, un vaisseau a péri sur nos côtes, il a disparu devant nous après avoir été frappé par la foudre....

LE DUC.

Cette broderie est superbe!

JACQUES.

Tous mes frères et moi, avons fait notre possible pour sauver du moins les malheureux qui le montoient; deux seulement ont échappé à la mort.

LE DUC.

J'irai ce soir au spectacle; qu'on avertisse. (*Un laquais sort.*)

JACQUES.

Un homme qu'on appelle esclave, parce que la nature le fit noir.... (*Les laquais se mettent à rire.*)

LE DUC.

Voilà encore un philosophe..... C'est une épidémie.

JACQUES.

Ce Nègre respectable a oublié le danger qu'il couroit; il a sauvé son capitaine en bravant la fureur des flots.

LE DUC.

Il a bien fait. Mon château de Beaufort avance-t-il?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Il sera meublé dans quinze jours, Monseigneur.

JACQUES.

Ce Capitaine a tout perdu : votre place vous donne l'heureuse possibilité de récompenser le Nègre et d'adoucir, pour l'instant, les regrets du Capitaine.... Je vous invite à vous procurer cette jouissance.

LE DUC.

Les chevaux au carrosse. (*Un laquais sort.*)

LE COUREUR.

Une jeune dame dont la voiture entre dans la cour, vous envoie ce billet....

LE DUC, *lisant.*

« Peut-on souhaiter le bonjour à l'aimable duc de Saint-» Elie? on en meurt ».

SCÈNE V.

Les précédens, FLORINE.

FLORINE.

Je viens chercher la réponse.

LE DUC.

Bonjour, charmante Florine.

LE COUREUR, *au valet-de-chambre.*

C'est la nouvelle favorite.

FLORINE, *s'asseyant.*

Voilà un habit du plus joli goût.

LE DUC.

Je suis enchanté qu'il plaise à la femme qui en a le plus.

FLORINE.

Toujours galant.

LE DUC, *à Jacques.*

On s'occupera de cette affaire.

JACQUES, *avec la plus grande expression.*

Monseigneur, leur situation est horrible.

LE DUC.

Nous souperons à la petite maison.

JACQUES.

Je pourrois aussi vous parler de nos désastres : vingt familles de respectables agriculteurs sont ruinées ; leurs maisons ont été la proie des flammes, leurs champs sont ravagés : la plus affreuse misère leur fait déjà éprouver ses horreurs.

LE DUC.

A propos, j'oubliois.... Voici l'écrin que je vous avois promis : prenez, mon enfant, c'est mon cœur qu'il offre.

FLORINE.

C'est le mien qui le reçoit. Mais je vous quitte, vous êtes occupé....

LE DUC.

Je vous accompagne, j'aime à faire durer mes plaisirs. Qu'on me suive.

JACQUES, *avec fermeté.*

Monseigneur, la voix du malheureux est donc impuissante ?

LE DUC, *se retournant vivement.*

Qu'est-ce que c'est ?

JACQUES, *avec courage.*

Je respecte votre dignité ; mais ne soyez pas insensible à l'infortune.

LE DUC.

Que l'on fasse sortir cet homme.

JACQUES, *avec éclat.*

Dussai-je être écrasé par votre puissance, j'aurai le courage de vous dire que vous devez m'entendre.

LE DUC.

Insolent !

JACQUES.

Je suis homme : si je n'ai pas la possibilité d'adoucir le sort de mes semblables, j'ai du moins le droit, au nom de l'humanité entière, de vous sommer de faire votre devoir.

FLORINE.

C'est inconcevable, en vérité.

LE DUC, *furieux.*

Mais que signifie ?...

JACQUES.

La voix de vos flatteurs et l'habitude des plaisirs n'auroient jamais dû vous faire oublier que si le Peuple consentit à respecter votre dignité et à vous combler de biens, jamais il ne put consentir à gémir toujours de ses maux et de l'insensibilité de ceux qui, par état, doivent les adoucir. Tout chez vous respire la grandeur et l'opulence : croyez-moi, Monseigneur, ne tardez pas à donner un accès facile et consolant à l'infortune.

FLORINE.

C'est inconcevable, ma parole d'honneur.

JACQUES, *avec énergie.*

Le Peuple est las de souffrir les hauteurs d'une idole qu'il peut briser en un instant. Quand la Divinité couvrit la terre de ses bienfaits, elle ne dit pas : l'un aura toutes les jouissances, et l'autre tous les maux : cette idée effroyable ne flétrit point l'auteur de notre existence commune. Entrez, mes amis, entrez. (*Tous les paysans, paysannes, enfans, le Nègre et le Capitaine entrent.*) C'est Jacques qui vous somme de déployer devant un Grand, toute la majesté du Peuple souffrant. Duc de Saint-Elie, vois ce Nègre : sa vertu, son courage et sa misère, réclament le tribut que tu leur dois : vois ces infortunés, ces épouses malheureuses, et ces tristes enfans, voilà la richesse de l'empire et son plus bel ornement. Ils ont toujours travaillé pour gagner leur vie et féconder

la terre : en un instant ils ont vu disparoître leurs maisons et leurs asyles ; il ne leur reste que des vertus, honores-les, paies-leur, dans ces cruels momens, ce que tu leur dois, et légitimes tes richesses et ta puissance.

LE DUC, *furieux.*

Holà, gardes !

FLORINE.

Cela r essemble à une comédie, en vérité.

JACQUES.

Je m'y attendois ; mais je suis plus tranquille que toi.

LE DUC.

Qu'on le précipite dans un cachot.

LE NÈGRE ET LES PAYSANS *se jettent aux genoux du Duc.*

Ah ! Monseigneur.

JACQUES, *avec la plus grande expression.*

Relevez-vous, mes amis ; ne dégradez pas le plus bel ouvrage de l'Eternel ; supportez vos revers, et n'avilissez pas vos vertus.

LE DUC.

Qu'on l'ôte de mes yeux. (*aux paysans.*) Et vous, apprenez à respecter un homme comme moi : on s'occupera de vous, si vous le méritez. Que tout le monde sorte.

(*Tous les paysans sortent, excepté Jacques, qui est retenu par les gardes et les brigadiers.*)

SCÈNE VI.

Les précédens, LE SECRÉTAIRE *accourant.*

LE SECRÉTAIRE.

MONSEIGNEUR, cinq couriers extraordinaires arrivent de la Cour : une insurrection générale s'est manifestée, le trône court les plus grands dangers. Un être inconcevable,

qu'on n'avoit point vu depuis long-temps, mais dont l'existence n'étoit plus un problême, vient de paroître avec le plus grand éclat : le Peuple le suit en foule. Le clergé, la noblesse et tous les rois sont les objets de la proscription. Sa Majesté vous ordonne de prendre les mesures les plus promptes et les plus sévères pour l'anéantir.

JACQUES.

Dieu tout-puissant ! achève ton ouvrage !

LE DUC, *à Jacques.*

Scélérat ! tu serviras d'exemple.

(On emmène Jacques.)

SCÈNE VII.

LE DUC, LE PRÉSIDENT, CONSEILLERS, FLORINE.

LE PRÉSIDENT, *suivi de deux ou trois Conseillers.*

MONSEIGNEUR, Monseigneur, tout est perdu ; on attaque la justice, les parlemens sont proscrits : des révoltés dont le nombre est incalculable....

FLORINE.

Cela fait horreur, en vérité...

LE DUC.

On les fera rentrer dans le devoir. Que le procès de cet homme soit fait. (*bas au Président.*) Laissez les formes de côté, la politique veut sa mort.

LE PRÉSIDENT.

Cela suffit.

SCÈNE VIII.

Les précédens, L'ARCHEVÈQUE *suivi d'un Chanoine, d'un Bénédictin et de deux ou trois Seigneurs.*

L'ARCHEVÊQUE.

MONSIEUR le Duc, on veut s'emparer des biens du clergé: une femme perfide qu'on s'obstine à appeller la Raison....

FLORINE.

La Raison ! Qu'est-ce que cela ?

LE DUC.

Il y a long-temps qu'on nous menaçoit de son exécrable apparition. Aux armes ! que la politique et la force déploient à l'instant tous leurs moyens ; cette Raison et ceux qui la chérissent disparoîtront du sol de l'empire : nos ayeux surent l'étouffer, nous saurons aussi l'anéantir. Amis, du courage, de l'adresse, nous braverons l'orage : nous avons depuis long-temps l'habitude de tromper le Peuple, nous possédons le secret de l'aveugler ; voici le moment d'en établir irrévocablement l'efficacité : que la terreur, la superstition et le mensonge, nous présentent leurs salutaires secours, et nous sommes vengés.

(*L'Archevêque donne la main à Florine.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une forêt épaisse, dans laquelle le jour ne pénètre que très-peu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉONORE, VARDRIK, DUMONT, Prêtre.

ELÉONORE, *dans le plus grand désordre, et soutenue par Vardrik.*

Ou sommes-nous ?

DUMONT.

Courage, mes enfans, le ciel veillera sur vous. Reposez-vous au pied de cet arbre.

ELÉONORE.

Que je suis accablée !

DUMONT.

Créatures intéressantes, souvenez-vous de vos vertus, et vous soutiendrez, avec un courage digne d'elles, l'adversité, dont vous êtes en ce moment les honorables victimes. Vos cœurs sont purs. Vous vous êtes soustraite, Eléonore, à une captivité à laquelle l'Auteur suprême ne vous avoit point condamnée. J'ai tout bravé pour vous ravir à un sort affreux : en cela j'ai secondé les intentions paternelles de la Divinité. C'est sous sa protection auguste que nous respirons dans cette forêt qui nous dérobe à des parens persécuteurs ; comptons sur son inépuisable bonté.

ELÉONORE.

O mon père ! pourquoi vouliez-vous renoncer aux caresses de la plus tendre des filles ?

DUMONT.

Il eut le malheur de naître dans cette caste, dont les privilègesfurent gravés en caractères sanglans des mains de l'Orgueil et de la Férocité.

ELÉONORE.

Vous chérissiez autrefois l'infortunée Eléonore.

DUMONT.

Les grandes faveurs de la Cour n'avoient point étouffé dans son cœur les sentimens de la nature.

ELÉONORE.

Vous ne pensiez pas alors à précipiter dans les horreurs d'un cloître une pauvre enfant dont les bras vous serroient si souvent contre son cœur.

DUMONT.

Il n'avoit pas encore conçu les grands projets de l'élévation de votre frère.

ELÉONORE.

Mon cher Vardrik, tu vois Eléonore déshonorée, sans doute, pour avoir fui la colère d'un père aveuglé, et les chaînes dégradantes d'un esclavage qu'on appelle sacré; et cependant tu fuis les charmes d'un vie tranquille pour partager mon horrible infortune.

DUMONT.

Il naquit au milieu du Peuple; il en a conservé les vertus.

ELÉONORE.

Et vous, pasteur respectable, vous osez hautement résister aux insinuations perfides d'un prélat hypocrite, ami de mon père; vous vous refusez à vous servir de l'ascendant que vous donne, sur une jeune personne, votre ministère. Au lieu de me peindre le couvent comme le séjour du bonheur, vous avez la probité sacrée d'en offrir à mes yeux toutes les horreurs. Vous avez la sainte vertu de me dire que Dieu repousse les sacrifices qui insultent à la nature; que le sentiment dont mon ame brûle est un signe certain que je n'ai pas le droit de renoncer au précieux avantage d'être épouse et mère. Je cède avec plaisir et respect à des conseils que j'aurois dû recevoir de mon père..... Des menaces effrayantes, des persécutions

cruelles sont le prix de vos vertus.... Forcée par les plus durs traitemens de fuir la prison dans laquelle on vouloit m'ensevelir, vous daignez accompagner mes pas; Vardrik fuit aussi pour suivre celle que son cœur lui désigne pour épouse. Tous les trois nous nous sommes soustraits à la plus affreuse tyrannie; et, sans doute, le mépris des hommes nous poursuivra jusqu'au tombeau.

VARDRIK, *avec la plus grande chaleur.*

Le mépris des hommes! O toi que je n'ose encore nommer la moitié de moi-même, que t'importe l'opinion des hommes qui, pour vertu, n'ont que des vices; qui s'honorent de ne connoître et ne chérir que des habitudes ridicules et des principes avilissans! Que t'importe que l'orgueil stupide des nobles te méprise, que la superstition fanatique te condamne, et que l'imbécillité te dédaigne? Ton cœur ne te reste-t-il pas tout entier? toutes les vertus, qu'y plaça la nature, ne sont-elles pas encore ton auguste apanage? Vas oublier les hommes et leur corruption; ne vois plus sur la terre que Vardrik, notre ami et le Dieu qui nous a réunis. Nous sommes libres ici: nous pouvons dans cette solitude vivre heureux et tranquilles. Une simple demeure, qu'habiteront l'innocence, l'amour et l'amitié, sera le temple sacré où résidera le bonheur.

ELÉONORE.

O mon cher Vardrik! quand pourrai-je te nommer mon époux?

DUMONT.

L'instant de votre union dut être celui où, pour la première fois, vos cœurs s'entendirent. Des conventions sociales, signées par la Sottise, des passions féroces ont jusqu'à ce jour bravé l'ordre suprême de la nature qui vouloit vous unir. Que les droits de cette Nature, toujours outragée, soient vengés en face de celui qui la créa si belle et si bienfaisante. Assez de mes pareils, par des systêmes erronés et sanglans, ont fait le malheur des hommes; souffrez qu'en ce moment, pour réparer le mal que j'ai pu faire comme ministre des autels, j'interprète ici les loix divines, dans le véritable sens que leur donna le Créateur de l'univers: loix sacrées, qui, si j'en crois un pres-

sentiment secret, ne tarderont pas à être les bases immortelles de nos loix civiles. (*Passant entre eux deux.*) Être suprême, reçois les vœux de l'innocence qui cède à l'impulsion brûlante que tu donnas aux cœurs de tous les mortels ; la vertu forma leurs liens, que ta bonté les embellisse et les protège ; que les méchans les respectent, et que leurs enfans te chérissent et leur ressemblent.

SCÈNE II.

(*Le théâtre change et laisse voir une place publique ; un peuple immense le couvre. Une colonne surmontée d'une figure d'or couronnée, foulant aux pieds des figures écrasées et couvertes de chaînes, s'élève dans le milieu à la plus grande hauteur.*)

Les précédens, LA RAISON *sous la figure d'une femme, ayant un flambeau à la main*, Peuple.

LA RAISON.

La Raison vient elle-même applaudir à tes principes. Tu mérites la reconnoissance de ce couple que tu rends heureux, et de ce bon Peuple que tu fus incapable de tromper. Tu n'oublias jamais qu'un ministre des autels dut être toujours un prêtre de la nature. Reçois ta récompense. (*Elle l'embrasse.*)

DUMONT.

Quel phénomène étonnant !

LA RAISON.

La Raison, depuis tant de siècles, forcée à se taire devant toutes les erreurs, a repris tous ses droits et toute son énergie ; et l'une de ses plus douces jouissances est d'avoir régné sur le cœur d'un prêtre.

DUMONT, *avec exaltation.*

Graces immortelles vous soient rendues. Peuple, ne baisse plus ta tête fière et majestueuse ; que ce flambeau sacré, trop long-temps éteint, te guide dans le labyrinthe inextricable de cette horrible politique qui buvoit ton sang et tes larmes. Que sa lueur régénératrice, comme l'astre du jour, dissipe les

nuages amoncelés sur toi ; que l'horison de l'humanité se dégage devant lui des fantastiques mensonges qui l'empestoient. O fille de l'Eternel ! puisse ta sainte influence pénétrer dans tous les cœurs et les rafraîchir ; qu'une sève nouvelle alimente nos ames et les purifie du poison qui les corrodoit. Rois du monde, tremblez, vos trônes s'ébranlent jusques dans leurs bases sanglantes. O génération vivante, que la bonté céleste réserva pour être l'instrument vengeur des générations passées, et pour faire le bonheur des générations futures, enorgueillis-toi de tes grandes destinées !

LA RAISON.

Quel jour solemnel que celui où un grand Peuple s'est enfin réveillé à mes cris douloureux ! Que le souvenir de tes malheurs et de ton ignominie entretienne toujours le feu sacré qui te dévore en ce moment. Tu seras heureux, si tu veux l'être. Souviens-toi que le mal ne vint que des hommes qui te trompèrent, et que celui qui te créa fit tout pour embellir ton existence. Le chant des oiseaux, l'émail de vos prairies, la majesté de ces arbres et leur ombre protectrice, ces riches moissons qui couvrent vos champs, cette voûte dont la couleur douce est aussi admirable que sa vaste étendue, ce flambeau du jour qui fertilise tout, et dont la nuit offre des millions d'images, l'admirable combinaison de vos organes, ce feu sacré qui unit les époux et renouvelle les générations ; tous ces objets que créa la puissance divine, tous ne disent-ils pas que si l'univers est abreuvé de larmes, c'est un état forcé de choses ; que jamais Dieu n'eut l'idée atroce de former des créatures sensibles, précisément pour les faire souffrir ; que l'Erreur prit autrefois la place de la Vérité et de la Raison qui vous parle ; que les rois s'en servirent pour affermir leur autorité usurpée..... Non, chers amis, cet avilissement des hommes, ces passions, astucieusement développées, cette hypocrisie qui les trompe, cette férocité qui les massacre : tous ces fléaux ont terminé leur cours empoisonné. Les hommes vont se décorer enfin de leur dignité primitive : eh ! qu'y a-t-il au-dessus des hommes que celui qui les forma ? Les rois et leurs favoris rouleront, avec leurs crimes, dans l'immensité du néant ; et

tous

tous les mortels assis sur le trône du monde régneront ensemble, unis par les liens sacrés du bonheur et de la fraternité.

SCÈNE III.

Les précédens, JACQUES, SA FEMME, LE NEGRE, trois Prisonniers qui arrivent, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Le v'là, le v'là, le v'là..... Je l'avons arraché à son cachot ce bon monsieur Jacques, qui nous a si bien défendus, et le coquin qui vouloit l'y faire mourir, ce duc de Saint-Elie, je n'ons pu l'attraper; mais si je le tenons, je l'y précipiterons, lui et toute sa séquelle, et il n'en sortira, morgué, qu'après avoir rendu bon compte de ses actions. Et le v'là ce brave Nègre qui, à lui tout seul, a renversé douze gardes, et brisé la porte du cachot! (*Jacques embrasse le Nègre.*)

LA RAISON.

Il est enfant du Père commun de tous les hommes; il a dû secourir son frère. La Nature, dans sa magnificence, décora de couleurs différentes ses augustes productions; mais jamais elle ne voulut que des hommes, de quelque nuance qu'elle les eût marqués, fussent dévoués aux horreurs de la servitude, pour alimenter le vice dégoûtant de vos cités, pour satisfaire l'avarice de vos insatiables spéculateurs, et flatter la sensualité de vos femmes corrompues et de leurs infames corrupteurs.

JACQUES.

Amis, voilà encore des tristes victimes du despotisme des rois et de leurs infames ministres. Celui-ci fut plongé dans un cachot pour avoir déplu à la maîtresse du roi: trente-cinq ans de supplice pour une étourderie de jeune homme! Celui-là y fut renfermé pour avoir eu le courage de démasquer un ministre scélérat qui s'engraissoit de la substance du Peuple. Voyez ce vénérable vieillard; sa fille, belle et vertueuse, devint l'objet des desirs effrontés d'un Prince puissant. Il osa la ravir aux embrassemens de son père. Cette victime innocente en mourut

de douleur ; mais le barbare, fier de l'impunité de ses crimes, fit précipiter dans un cachot ce père malheureux, pour avoir osé lui redemander sa fille. (*Aux prisonniers.*) Amis, voyez ce Peuple et la Raison qui le guidera désormais. Séchez vos larmes, vos malheurs sont finis.

SCÈNE IV.

Les précédens, UN GARDE-FRANÇOISE, UN CAVALIER, UN DRAGON, UN HOUZARD.

LE GARDE-FRANÇOISE.

RAISON auguste, qui tout à coup avez arraché le bandeau qui nous avilissoit, nous déposons à vos pieds les armes que le despotisme confia à nos mains, et dont il vouloit se servir à l'instant pour anéantir un Peuple assez courageux pour se resaisir de ses droits. Trop long-temps le Soldat français prostitua son courage et fut l'instrument stupide des scélérats couronnés : nous jurons, aux pieds de la Raison, de ne plus porter les armes que pour briser le sceptre de fer des monstres qui nous dévoroient.

LA RAISON.

Je ne vous abandonnerai point dans les combats qui se préparent : vous allez devenir les instrumens de la juste colère de l'Eternel ; la dignité de votre cause vous prépare une grande victoire : vos noms, gravés sur le marbre et dans les cœurs de tous vos frères, iront d'âge en âge recevoir le tribut des générations futures ; des couronnes toujours renouvellées par la reconnoissance et le bonheur couvriront vos tombes sacrées ; la terre qui les portera sera fière de son honorable fardeau, et les objets qui les entoureront ne cesseront de répéter ces mots religieux : *Ici reposent les régénérateurs du monde et les vengeurs de l'humanité !*

SCÈNE V.

Les précédens, troupe de Femmes des marchés.

UNE FEMME.

Je respirons enfin. Bonjour, Raison : morguienne, comme t'es belle ! te v'là donc arrivée ? allons, vaut mieux tard que jamais. J'espérons que je n'aurons plus la douleur de te voir faire la grimace au-devant de nos sottises ? J'avons été bien bêtes ; mais par-là ventregoi, les rois, tous les seigneurs, ces petits freluquets seront plus sots que nous : y n'y a pas de mal à ça, chacun son tour, c'est trop juste. Je travaillions, parlant par respect, ni plus ni moins que des chevaux ; je ne mangions pas un pauvre morceau de pain qui ne fût trempé de not sueur ; et si stapendant je n'avions que misère, mépris, et toujours un impôt nouveau. Enfin te v'là réveillée, et sarpedié je t'empêcherons de te rendormir ; tu veilleras toujours pour nous, et je nous battrons comme des enragés pour toi ; j'enverrons les rois, les reines, les ducs, les duchesses et toute la clique aux cinq cents mille diables. Grace à toi, j'allons être tous frères et sœurs ; y n'y aura plus de honte à travailler ; j'aurons des loix nouvelles au profit de tous : le riche, le pauvre, le magistrat, le simple citoyen, le jugeur et le jugé, tous leur seront soumis, et tous paieront les pots cassés, si s'en casse ; et v'là justement not bonheur à tous. Je ne nous sentons pas de joie !

LA RAISON.

Oui, mes amis, vous ne formerez tous qu'une même famille. La politique des rois étoit de vous diviser en mille corporations différentes, toutes opposées les unes aux autres par leurs intérêts respectifs, leur manière de voir, leur éducation, leur industrie, et sur-tout par cet esprit de corps, chef-d'œuvre des tyrans, qui, d'une seule nation, en avoient fait une foule de petites, n'ayant de commun entre elles que l'esclavage, la misère et le nom. Tous les états se méprisoient mutuellement ; mais ce système perfide va faire place à un système con-

solateur et naturel. Peuple, que ta force majestueuse brise tout ce qui osera dépasser le niveau que la Divinité suspendit sur ta tête ; ouvre enfin les yeux, et que la lumière de la vérité brille à tes nouveaux regards ; vois cette idole, tu la crois d'or pur : ceux qui s'appelloient les ministres de Dieu ne rougirent point de la consacrer. De génération en génération, cette croyance homicide fut religieusement conservée. Des millions d'hommes cimentèrent par leur sang les bases qui la supportent. A la voix de la Raison, qu'elle roule dans la fange. Peuple, que tes pieds la brisent, elle ne leur résistera point.

(*L'idole tombe et se brise ; le Peuple la foule aux pieds. Le pavillon tricolor la remplace aussi-tôt. Le mot* ERREUR *inscrit sur la colonne, disparoît, et on lit* VÉRITÉ.)

UNE FEMME, *en prenant un morceau et le montrant.*

Jour de Dieu, ce n'est que du bois pourri !.... Mon Dieu, mon Dieu, comme j'étions bêtes !

LA RAISON.

Voilà ce que vous encensiez, voilà ce qui fut l'unique cause des malheurs du monde, c'est l'image des rois. Grands scélérats et imposteurs atroces, vous ne ramenerez plus à vos pieds les généreux Français. Le vent de la Liberté a soufflé, et l'idole élevée par l'imbécillité est tombée du haut de la colonne sanglante. Levez la tête, et voilà le signe sacré de la félicité générale ; ralliez-vous autour, mourez jusqu'au dernier avant qu'il ne tombe.

TOUT LE PEUPLE.

Nous le jurons.

LA RAISON.

La Raison reçoit votre serment, elle triomphera par vous. Mais elle vous doit encore une autre leçon : vous ne tarderez pas à la recevoir. Amis, suivez-moi ; que ce flambeau vous fasse éviter les précipices affreux que l'Orgueil, l'Hypocrisie et l'Avarice ont déjà creusés sous vos pas.

(*On défile au son de la musique qui joue l'air* ça ira.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente un simple mur ; l'obscurité la plus profonde règne ; à mesure que la Raison avance, une douce clarté se répand.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RAISON, JACQUES, DUMONT.

LA RAISON.

Hommes qui avez honoré la terre par la pureté de vos cœurs et votre zèle pour chercher la vérité, recevez-en aujourd'hui la récompense : vous voilà conduits par cette Raison qui eut toujours vos hommages, près du palais d'un roi ; ce flambeau qui a guidé vos pas vers ce repaire infect de tous les crimes, n'a point frappé les yeux des esclaves qui le gardent ; leurs sens flétris et leurs ames corrompues ne sont pas susceptibles de recevoir l'impression de sa clarté sacrée, vous êtes invisibles aux yeux de ces scélérats : voyez ces murs épais que construisit la Crainte.

DUMONT.

Ils sont l'image trop ressemblante de l'insensibilité de ceux qui les habitent.

JACQUES.

C'est sur cette surface aride que coulent inutilement les larmes du Peuple.

DUMONT.

Fille du ciel, achevez votre ouvrage, rien ne vous résiste ; que la Raison nous éclaire dans tous les réduits du crime : grace à vous, nous avons en partie deviné le secret des rois ; achevez de dévoiler à nos yeux les mystères af-

freux qui ont si long-temps conservé leurs effrayantes prérogatives, et perpétué les malheurs du monde.

LA RAISON.

Amis, l'Auteur suprême du bien, en plaçant dans le cœur de tous les hommes le germe des vertus qui devoient faire leur bonheur, y plaça aussi celui des passions qui devoient lui laisser la gloire de le conquérir. Si l'homme n'eût pu être que vertueux sans avoir à combattre des penchans contraires, jamais il n'eût apprécié l'avantage de surmonter des foiblesses, et de jouir d'un bien acquis par des sacrifices et des combats contre lui-même. Une fatalité cruelle donna un développement trop rapide aux passions : l'humanité en fut trop long-temps dévorée. De l'ambition, de l'orgueil, du mensonge et de l'audace, naquirent les rois. La lâcheté et toutes les erreurs consacrèrent leurs trônes. Ce système favorable à tous les vices eut la sanction de tous les ambitieux, parce que tous jouirent d'une partie des prérogatives royales. Esclaves d'un seul, ils régnèrent en despote sur leurs subordonnés ; et vous savez, amis, combien les prêtres eurent de part aux crimes des dignitaires des empires, et aux timides erreurs des peuples ! Mais enfin la vérité luit, (*le rideau se lève.*) et vous la connoîtrez entièrement.

(*Le mur disparoît et laisse voir l'intérieur. Le théâtre représente un pavillon de forme très-antique, dont les murs paroissent faits d'ossemens unis par un ciment couleur sanglante. Deux grandes portes de bronze en ferment l'entrée : on lit au-dessus en caractères de sang, l'inscription suivante :* Politique des Rois ; *à la droite du public est une galerie éclairée par des lustres, dans laquelle des Seigneurs, des Dames de la Cour, des Évêques conversent avec agitation ; de l'autre côté on voit une partie de l'appartement du Roi également éclairé : le Roi est assis ; il paroît très-ému en signant des lettres.*)

SCÈNE II.

Les précédens, LE ROI, LE DUC DE SAINT-ELIE, Courtisans de tout état, Dames.

LA RAISON.

Voilà le despote, et voilà ses premiers esclaves. La sainte insurrection du Peuple les a frappés d'une terreur qui ne les abandonnera plus; (*désignant le pavillon.*) et voilà l'antre affreux d'où découlent depuis long-temps les innombrables fléaux qui inondent la terre de larmes et de sang, qui flétrissent les cœurs, avilissent le génie, qui ont si souvent étouffé ma voix, et qui défigurent sans cesse l'auteur suprême du bien.

DUMONT.

Quoi! des ossemens entassés forment ces exécrables murailles?

LA RAISON.

Et n'est-ce pas sur des millions de cadavres que s'est élevé cet horrible édifice? Les matériaux qui devoient le composer ne pouvoient être que les tristes restes des hommes égorgés par l'infernale politique des rois. Mais écoutez, en attendant que les portes de ce monument s'ouvrent à vos regards. (*Ils se placent à la droite du spectateur.*)

LE ROI, *exprimant tous les signes d'un homme épouvanté.*

Tenez, Duc: je vous demande la plus prompte exécution.

LE DUC DE SAINT-ELIE.

Vous serez obéi: mais, je vous le répète, Sire, mon gouvernement est dans la plus déplorable situation; j'ai été obligé de fuir pour me soustraire à la fureur du Peuple.

LE ROI.

Quel horrible événement!

LE DUC DE SAINT-ELIE.

Que Votre Majesté se rassure; les ordres qu'elle vient de donner répareront en un instant tout le mal.

LE ROI.

Qu'aucune considération n'arrête l'exécution de mes vo-

lontés. Point de grace ; que la terreur se répande par-tout ; que l'appareil des supplices, et que toutes mes armées fassent trembler les factieux qui osent méconnoître leur roi.

SCÈNE III.

Les précédens, UN SEIGNEUR, *entrant dans l'appartement du roi.*

LE SEIGNEUR.

SIRE, le danger redouble. J'ai réuni un grand nombre de vos sujets fidèles. Une voiture est disposée pour vous, si vous êtes contraint à partir, et je viens au nom de mes compagnons d'armes, prendre vos ordres.

LE ROI.

J'approuve votre zèle pour ma personne : allez attendre votre maître, et je partirai s'il le faut. (*Le Seigneur sort.*) Les perfides ! rien n'est donc plus sacré !

LE DUC DE SAINT-ELIE.

L'assemblée du Peuple a l'audace de vouloir tout régénérer.

LE ROI, *furieux.*

Ils périront tous. Dussé-je rester seul dans mon empire, je saurai conserver le sceptre que mes ayeux m'ont transmis. Sortez, j'ai besoin d'être seul. (*Il s'assied et pose sa tête sur ses deux mains. Le Duc sort.*)

SCÈNE IV.

Les précédens, DEUX SEIGNEURS de la galerie.

LE MARQUIS DE FADAM.

C'EST inconcevable, d'honneur.

LE CHEVALIER DE NAUTIGNAC, gascon.

On n'a jamais vu de choses semblables. Que veulent donc ces faquins ?

LE MARQUIS.

Détruire la Noblesse.

LE CHEVALIER.

C'est une bagatelle, en vérité.

LE MARQUIS.

Egaliser les états.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que le chevalier de Nautignac, la plus ancienne maison de France après la maison royale, qui a tant brillé dans l'Europe par sa valeur et sa magnificence, ne sera pas plus que son médecin?

LE MARQUIS.

S'emparer du bien du Clergé.

LE CHEVALIER.

Le gâteau est friand.

LE MARQUIS.

En un mot, renverser le trône.

LE CHEVALIER.

Ils ne veulent pas de roi non plus? Ah! ah! ah! il est joli celui-là, il est très-joli.

LE MARQUIS.

Enfin, mon cher Chevalier, ils ont totalement renoncé au respect qu'ils doivent à des gens comme nous.

LE CHEVALIER.

Ils y reviendront, ils y reviendront.... patience, patience.

LE MARQUIS.

Rien n'arrête cette Assemblée nationale....

LE CHEVALIER.

Nous l'arrêterons, nous l'arrêterons, et cela en un tour de main.

LE MARQUIS.

Foi d'homme d'honneur, je m'y perds.

LE CHEVALIER.

Je ne m'y perds pas du tout, moi; je vois la manigance. Ils veulent faire une révolution, voilà ce que c'est; mais nous savons manier l'épée assez passablement.

LE MARQUIS.

Le tocsin sonne par-tout.

LE CHEVALIER.

Le canon aura son tour ; (*montrant son poignard.*) et voici un joli petit instrument qui pelotera en attendant partie.

LE MARQUIS.

Ma foi, je suis décidé ; je vais joindre la Noblesse à Coblentz. La France n'est plus que là.

LE CHEVALIER.

Certainement elle n'est pas où il n'y a que du peuple. Si j'avois de l'argent, je serois ton compagnon de voyage : je vais en emprunter.

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, les Nobles n'ont plus de crédit.

LE CHEVALIER.

La jolie comtesse me tirera d'affaire : en attendant, allons voir s'il en faudra jouer : tu as le tien ? (*ils montrent leurs poignards.*)

LE MARQUIS.

Et bien affilé : allons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté les deux personnages qui viennent de parler.

DUMONT.

Quels vils personnages !

LE ROI.

Pas une nouvelle consolante ne vient calmer mes horribles inquiétudes ! Peuple, tu te plains de tes misères, et tu ne connois pas les tourmens que tu me fais éprouver aujourd'hui. Tu oses avilir ton maître ? mais frémis, ses vengeances ne tarderont pas à te faire repentir de ton insolence et de l'oubli de tes devoirs. Des traîtres ont distillé tes yeux. Tu verras encore mieux mon pouvoir et ses terribles effets. Tous les rois du monde sont intéressés à ma cause ; ils sauront la défendre, et c'est au milieu des victimes sacrifiées

à ma gloire, que j'irai reprendre cette couronne que tu as l'audace de vouloir briser.

JACQUES.

Scélérat ! si jamais tu règne, ce ne sera que sur des cadavres.

SCÈNE VI.

Les précédens, LE DUC DE SAINT-ELIE.

LE DUC.

SIRE, il n'est plus temps de vous le dissimuler ; vos soldats égarés ont déserté vos drapeaux, et se rangent sous la bannière du Peuple : vos plus fidèles sujets, devenus les objets de la proscription générale, fuient ou se cachent. La terreur se répand dans le palais ; on craint qu'il n'en brise les portes, qu'il ne sacrifie les braves gentilshommes qui doivent protéger votre départ, et ne se livre aux plus violens excès.

LE ROI, *avec beaucoup de terreur.*

Mon ami, ne m'abandonne pas. Que faire ? Ce Peuple oseroit-il ?.... Si je feignois d'adopter les opinions qui l'égarent.... Cela n'empêcheroit pas d'en tirer un jour une vengeance éclatante.... cette idée me plaît.... Oui ce n'est qu'en le trompant que nous avons régné. Que la dissimulation nous prête encore ses utiles secours; que les prêtres me soient fidèles, et nous braverons l'orage. (*Ils sortent.*)

LA RAISON.

Mes amis, vous venez de l'entendre : vous avez le secret.

JACQUES.

Il est connu, il ne faut plus que du courage.

SCÈNE VII.

Personnages de la galerie, LA RAISON, JACQUES, DUMONT, LE CHEVALIER DE NAUTIGNAC.

(Il se fait du mouvement dans la galerie; le chevalier de Nautignac arrive tout en désordre; on se presse autour de lui.)

LE CHEVALIER.

MESSIEURS, messieurs, sauvons-nous, sauvons-nous; ce sont des enragés qu'on ne pourra plus contenir dans la soumission et le respect. Je ne sais comment diable ils ont eu vent de notre projet.... ces petits bourgeois, appellés, je crois, gardes na.... natio.... gardes.... j'y suis.... gardes nationales, sont des démons.

UNE DAME.

Que vous est-il donc arrivé, mon cher Chevalier?

LE CHEVALIER.

Aimable Dame, nous étions tous réunis et bien armés, pour favoriser l'évasion de notre maître: tous résolus à mourir jusqu'au dernier pour la plus belle des causes, celle de la religion et de la noblesse; tous braves comme les chevaliers de la table ronde, nous attendions avec la plus vive impatience, le moment de signaler notre valeur, quand une centaine d'hommes nous tombent dessus; le Duc de Vieux-bois reçoit trente coups de pied.... je ne veux pas dire où.... le Marquis du Bel-air une paire de soufflets.... vous auriez dû les entendre d'ici.... un archevêque, d'un saut se trouve au bas de l'escalier, et je ne sais combien de croquignoles me tombent sur le nez comme de la grêle; j'en suis tellement ébloui, que j'oublie la valeur que vous me connoissez.

LA DAME.

Il falloit vaincre ou mourir.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, vous en parlez à votre aise; ils ne m'ont pas donné le temps de penser à mourir; je n'ai eu que celui

de prendre mes jambes à mon cou, pour venir vous raconter notre malheureuse aventure. Eh ! juste ciel, les voilà encore.... je me sauve.

SCÈNE VIII.

Les précédens, une Patrouille de Gardes Nationales.

LE COMMANDANT.

Il vous est ordonné de sortir.

LE CHEVALIER.

Avec plaisir, Monsieur, avec beaucoup de plaisir.

(*Tout le monde sort avec un empressement qui désigne la peur : la patrouille sort aussi.*)

SCÈNE IX.

LA RAISON, JACQUES, DUMONT.

DUMONT.

Eh ! voilà les hommes aux pieds desquels les Peuples rampoient depuis tant de siècles !

JACQUES.

Ils sont vraiment les dignes soutiens des rois.

LA RAISON.

Leurs ames avilies.... Mais laissons-là ces êtres méprisables que la vengeance publique ne tardera pas à faire disparoître, et achevons le bonheur du monde. Voici l'instant que je vous ai promis ; portes de bronze, ouvrez-nous.

(*Les portes s'ouvrent : l'intérieur est tendu de noir et parsemé de taches de sang : des lampes funèbres sont suspendues : des coupes, des poignards, des emblêmes religieux sont placés en différens endroits : sur une coupe on lit*, larmes du Peuple ; *sur l'autre*, sang du Peuple ; *sur les poignards*, Vengeance ; *sur les emblêmes religieux*, Hypocrisie ; *sur le bandeau qui couvre les yeux d'une figure antique*, Préjugés. *Le siége du Roi est placé entre quatre figures en pied, désignant* l'Orgueil, *la* Terreur, *le* Fanatisme *et*

l'Ignorance *avec leurs attributs. La Terreur tient dans sa main un parchemin déroulé, portant ces mots :* lettres de cachet. *Les pieds du Roi posent sur un monceau de chaînes qui couvrent un grand rouleau de parchemin tombant sur le devant, dont on voit l'extrémité. Les quatre figures en pied soutiennent la couronne sous laquelle le Roi est placé.*)

SCÈNE X.

LE ROI, LE DUC DE SAINT-ELIE, UN CARDINAL, LA RAISON, JACQUES, DUMONT.

LA RAISON.

HOMMES purs que la Raison éclaire, portez vos regards sur ces horribles objets. Il faut les voir pour croire à leur existence. Graces à mon secours, vous voyez tous les instrumens qui fabriquèrent les trônes et les chaînes des nations; ces figures sont les quatre causes principales de l'avilissement du monde. L'Orgueil qui veut dominer sur tout, la Terreur qui enchaîne le courage, le Fanatisme qui égorge au nom de la Divinité qu'il outrage, et l'Ignorance qui croit tout, et s'est traînée de génération en génération, en disséminant les momeries religieuses et tous les préjugés. La Raison vous invite à instruire le Peuple de ce que vous voyez et de ce que vous allez entendre; je vais le préparer aux grandes lumières qu'il doit recevoir de vous, et vous le verrez bientôt s'élancer vers cet infame repaire, et conquérir enfin ses droits et toute sa dignité. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

Les précédens, excepté la Raison.

LE ROI.

L'ÉPOUVANTE a glacé ma langue.... Par quel phénomène nos sens ont-ils été suspendus ? Ces objets qui m'environnent.... je les voyois avec plaisir.... aujourd'hui ils remplissent mon ame d'une terreur affreuse.

LE DUC DE SAINT-ELIE.

Sire, tout n'est pas désespéré ; il nous reste de grands moyens pour braver l'orage.

LE ROI.

Je n'ai pu partir : ma Noblesse s'est en vain exposée pour moi aux ressentimens du Peuple : c'est à vous, qui êtes les dépositaires du secret des rois, à me guider dans l'horrible conjoncture où je me trouve.

LE CARDINAL.

Sire, la crise est violente ; mais nous saurons en prévenir les effets redoutables : vos derniers ayeux négligèrent trop d'opposer aux premiers feux du génie les moyens antiques qu'ils avoient pour les éteindre : les ministres des autels, intéressés comme les rois à perpétuer l'aveuglement des hommes, prévirent bien que l'embrasement deviendroit un jour général. Les rois protégèrent l'imprimerie, cet art exécrable qui nous perd ; ils voulurent que les historiens et les poètes transmissent plus facilement leur gloire à la postérité ; et ils ne sentirent point que le Génie toujours brûlant, d'accord avec la Raison toujours agissante, sauroit par son secours et malgré les édits répressifs, répandre leur poison régicide et sacrilège : voilà l'origine du mal. Tant que les prêtres eurent seuls le privilége de lire et d'écrire, les Peuples tremblèrent sous l'autorité royale ; environnés des terreurs sacrées que nous répandions adroitement sur leurs têtes obéissantes et timides, ils ne s'occupèrent que du ciel, et ne s'apperçurent point de leurs misères et de leur esclavage : à la voix de leurs maîtres que nous avions assimilés à la divinité, pour l'avantage des rois et pour le nôtre, tous les fruits de son industrie couloient en abondance dans les coffres royaux et dans ceux de l'église ; ils n'aspiroient qu'aux joies du paradis, et très-adroitement nous avions su fixer pour nous seuls toutes les jouissances de la terre. Aujourd'hui la vérité brille de toutes parts ; la Raison, l'impitoyable Raison a arraché nos masques : mais ce qui doit nous rassurer, tous les hommes ne nous ont pas encore vu tels que nous sommes ; une grande partie du Peuple est encore courbée sous le poids

des vieilles habitudes et des préjugés ; elle n'est pas prête à s'en dégager. Que nos efforts redoublent ; mais que les rois, les prêtres et les nobles, agissent de concert ; nous avons les mêmes intérêts à défendre : annonçons que la Divinité est outragée, que la religion est perdue, et que les foudres célestes s'allument : disons par-tout, que ne pas vouloir qu'un roi soit propriétaire des sueurs et du sang des Peuples, est un crime effroyable ; que s'emparer des biens ecclésiastiques, acquis par l'hypocrisie et la crainte, c'est voler évidemment le Dieu du ciel et de la terre. Pendant que les prêtres déploieront l'appareil des cérémonies sacrées ; pendant qu'ils verseront à grands flots, et dans toutes les ames, les terreurs religieuses ; pendant qu'ils jetteront les feux de la discorde entre les époux et dans toutes les familles ; concertez vos plans avec les monarques étrangers ; que l'or coule de toutes parts ; que la calomnie distille son poison en tous lieux, et que les poignards s'aiguisent.... Qu'a été l'homme jusqu'à ce jour ? le jouet du plus fort et du plus adroit : profitons de cette vérité, que seuls nous sommes en possession de connoître depuis tant de siècles ; et cette effervescence qui nous effraie, sera pour nous une leçon salutaire qui nous aura fait voir nos erreurs en politique, sans nous ôter les moyens de les réparer efficacement.

LE DUC DE SAINT-ELIE.

Sire, on ne peut qu'admirer la sagesse du Cardinal ; ses observations et ses moyens sont dignes de sa haute noblesse et du ministère dont il est revêtu : j'ajouterai que dans la crise violente qui nous afflige, nous devons agir avec prudence. Les prêtres parlant au nom de l'Eternel, peuvent hardiment se prononcer contre les principes nouveaux, que nous ne pouvons cependant nous empêcher d'approuver dans le fond de nos cœurs. Mais vous avez, Sire, une autre marche à suivre : le Peuple est le plus fort, soyons plus fins que lui : il est bon ; tirons parti de son caractère généreux ; que Votre Majesté feigne d'adopter ses nouvelles opinions.

LE ROI.

J'y avois déjà pensé.

LE DUC DE SAINT-ELIE.

Préparez votre vengeance ; en attendant, que votre trésor salarie des hommes de lettres qui porteront, par la voie des journaux, jusques dans les dernières ramifications de l'empire, l'incertitude et la méfiance. La guerre ne tardera point à éclater ; que des Généraux, d'accord avec vous, paroissent les plus acharnés contre le trône ; que des succès concertés avec les Généraux ennemis leur gagnent la confiance populaire, et quand ils l'auront entièrement acquise, qu'ils tournent à votre profit et leur tactique et les efforts même du Peuple : voilà, pour le moment, les mesures que je crois indispensables.

(*Le tocsin sonne de toutes parts, le canon gronde ; le Roi, le Duc et le Cardinal se lèvent saisis d'effroi ; le Peuple, armé de toute arme, arrive en foule par tous les côtés, précédé par la Raison du côté de la galerie, et par le Nègre du côté de l'appartement du Roi.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, LA RAISON, LE PEUPLE.

LA RAISON, *ayant son flambeau et le drapeau tricolor.*

AMIS, que ce jour mémorable soit à jamais l'époque de votre gloire et de la chûte des rois ; saisissez ces traîtres, soulevez ces chaînes ; emparez-vous du plus sacré de vos biens. (*La Raison conduit le Nègre dans le pavillon.*)

(*Chacun s'empare des objets que renferme le pavillon, ainsi que des quatres figures. On couvre le Roi, le Duc et le Cardinal, de chaînes qui cachoient le grand rouleau ; les murs sont renversés, et du milieu des décombres, le Nègre élevé montre le parchemin déroulé, qui contient* la Déclaration des droits de l'homme. *Le Peuple témoigne son respect et sa joie.*)

LA RAISON.

Peuple, voilà le livre divin dont l'Auteur suprême traça

les caractères lorsqu'il anima la nature et donna la vie aux humains ; des chaînes antiques le couvroient ; des scélérats appellés rois, fouloient aux pieds ce Code sacré ; des portes de bronze le déroboient aux mortels. Enfin, le voilà retrouvé ; qu'il soit à jamais le garant de votre bonheur, puisque les principes qu'il vous offre sont ceux de la raison, de la justice et de l'éternelle vérité. Allons en rendre graces à celui qui nous créa, et que l'image de toutes les vertus, fière de notre triomphe, nous console de notre avilissement passé.

(*L'orchestre joue l'air des Marseillois. La toile tombe au bruit du canon et du tocsin.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une espèce de désert ; au milieu s'élève un rocher, du sommet duquel sortent des flammes de temps en temps ; tout l'espace qui est devant, offre une espèce de marais couvert de joncs. Les personnages de la première scène sont au milieu, en différens points ; l'Anglois et l'Allemand, seuls, sont en dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCLAIRON, FAUX-PATRI, UN ANGLAIS, UN ALLEMAND, personnages muets.

(*L'Anglais donne des rouleaux à Duclairon, l'Allemand à Faux-Patri ; ceux-ci les distribuent aux autres, et en mettent dans leur poche.*)

L'ANGLAIS.

En voilà encore, sachez les distribuer avec prudence.

DUCLAIRON.

Soyez tranquille ; nous sommes trop intéressés à faire réussir nos projets pour le donner à des gens suspects. (*Une flamme.*)

L'ALLEMAND.

L'y être diablement incommode s'ty rocher.

FAUX-PATRI.

Il sautera, il sautera, patience.

L'ALLEMAND.

Tenez, si pour l'abattre il faut beaucoup de l'argen', en voilà beaucoup ; dépêchez-vous bien fort.

FAUX-PATRI.

Nous ne négligeons rien, et de toute manière il sera bien employé : journaux, correspondance, violation du secret des lettres, calomnies, grandes protestations d'amour pour la Liberté ; enfin tout est mis en usage pour faire triompher notre système ; et avant peu, sans doute, les monarques de Prusse, d'Autriche et d'Angleterre, apprendront que nous avons réussi à faire tourner à l'avantage des rois et au nôtre, une révolution que le Peuple croyoit faire pour lui.

(*Une flamme.*)

L'ANGLAIS.

Mais que diable, vous avez choisi une place bien mauvaise ; je crains que ce volcan ne fasse une explosion. L'air qu'on respire ici est détestable.

DUCLAIRON.

Quoi ! nous autres avocats, nous avons les premiers embouché la trompette révolutionnaire, et le Peuple seul y trouveroit son profit ?... Non parbleu : nous avons provoqué la destruction des parlemens ; mais, bien convaincus que nous nous emparerions de leurs siéges et de leurs profits, notre intention ne fut point de former un code qui renversât le labyrinthe de la chicane, source inépuisable de fortunes. Que le Peuple brise l'idole sacerdotale, qu'il anéantisse noblesse et priviléges, bien ; nous lui avons prouvé dans nos motions éloquentes qu'il devoit le faire. Mais nous ravir notre récompense en voulant réduire les loix au texte clair et simple de la nature, rendre nul le talent lucratif de tout embrouiller, de susciter et de perpétuer les procès ; nous en lever enfin, la douce perspective d'obtenir de la main d'un roi, les bienfaits que nous travaillons à mériter par tous les moyens qui sont en notre pouvoir !... c'est une ingratitude sans exemple ; c'est un aveuglement qui ne peut se dissiper...

L'ANGLAIS.

Qu'avec le canon.

DUCLAIRON.

C'est le mot. (*Une grande flamme.*)

L'ANGLAIS, *à part.*

Cela va bien, ils se battront entre eux ; nos affaires iront vîte.

FAUX-PATRI.

Ce rocher n'a jamais vomi une aussi grande flamme.

DUCLAIRON.

C'est nous dire que nous avons de grands efforts à faire.

FAUX-PATRI.

Tout se dispose bien ; voilà des lettres consolantes. Les magistrats honnêtes-gens ne font ni connoître ni exécuter les loix qui contrarient nos projets.

L'ALLEMAND.

Bon.

FAUX-PATRI.

Les trois plus grandes villes de France sont à nous.

L'ALLEMAND.

L'y être le plus principal.

FAUX-PATRI.

Nous le mettrons à la raison, ce Peuple et ses sévères coriphées. Ils se sont bien trompés, s'ils ont cru que le commerce avoit concouru à la chûte des Grands : précisément pour les en débarrasser, nous avions dit, (car nous spéculons tous nous autres) la Noblesse est seule au-dessus de nous; elle escroque notre argent et nous méprise. Abattons-la ; plus de mépris, argent gagné, et nous sommes, calcul fait, les premiers de l'Etat : alors seuls, nous avons le droit d'être sots et insolens. Le Peuple toujours dans la dépendance, quoique se croyant libre, sera toujours aux gages du plus riche et toujours misérable ; il sera trop heureux de nous vendre ses suffrages, et les dignités publiques deviendront notre patrimoine : total, tout le profit de la Révolution étoit pour nous. Nous faisions là une excellente affaire. Et notre spéculation deviendroit illusoire ! non, parbleu. Avec l'argent des Puissances étrangères, avec celui que nous sommes en possession d'arracher à l'industrie, avec le secours de nos chers amis les avocats, et sur-tout avec l'adresse des agioteurs de tout l'Empire, nous apprendrons à ce Peuple que s'il a brisé quelques chaînes usées, il

n'a respiré un instant que pour se préparer à porter celles que nous lui réservons.

L'ANGLAIS.

C'est bien raisonner.

DUCLAIRON.

Nous vous prions de dire à Sa Majesté qu'elle ne doit point s'effaroucher, si dans tous nos écrits et dans tous nos discours les mots de *Liberté* et d'*Egalité* se répètent sans cesse.....

L'ALLEMAND.

Il faut un masque.

FAUX-PATRI.

C'est cela.

L'ANGLAIS *donnant de l'argent.*

Voilà pour en acheter d'autres; car ceux que vous portez commencent furieusement à s'user....

FAUX-PATRI.

Et le Fédéralisme! vous n'y pensez donc plus? Avec quel art nous avons fait adopter ce système! Toutes les forces de l'Europe sont déployées contre nous; en un instant, nous divisons celles de la France, nous brisons le centre commun; plus d'ensemble, choc d'opinions, rivalité d'états, incertitude politique, agitation générale, explosion de toutes les passions, projets ambitieux, guerres civiles, massacres religieux, Liberté anéantie, démembrement complet de la France, et triomphe de tous les rois. Oh! le Fédéralisme est vraiment le grand coup, et l'immanquable coup de maître.

(*Une explosion terrible se fait; le marais et le rocher disparoissent. Un Sans-culotte appuyé sur une masse, paroît portant l'inscription suivante:* MALGRÉ TOUS LES CRIMES, NOUS ARRIVERONS AU TEMPLE DE LA NATURE. *Le théâtre représente le temple de la nature. Des arbres sur les parties latérales ornés de différens fruits qui leur sont propres, des bleds et des fleurs artistement placées doivent concourir à la majesté de ce tableau. La voûte est d'azur, avec tous les signes du Zodiaque. Sur un nuage qui semble terminer sa perspective et qui se trouve très-élevé, on lit l'inscription suivante:* A L'ÊTRE SUPRÊME L'HUMANITÉ RECONNOISSANTE. *Les principales vertus de*

l'humanité personnifiée, vêtues de blanc à la grecque, et couronnées de feuilles de chêne, sont debout sur des piédestaux qui forment un amphithéâtre demi-circulaire, détachés néanmoins les uns des autres, et portant des inscriptions en transparent qui désignent chaque vertu.)

Droite de l'acteur. En partant du fond. Gauche de l'acteur.

L'AMOUR PATERNEL.	L'AMOUR FILIAL.
L'AMOUR CONJUGAL.	LA MATERNITÉ.
LA PUDEUR.	LA FRATERNITÉ.
LA BIENFAISANCE.	L'AGRICULTURE.
LE TRAVAIL.	LE CIVISME.
LE GÉNIE.	LE COURAGE.

(*Les objets peuvent être peints ou figurés par des personnages. L'Amour paternel est représenté par un vieillard pressant un jeune homme contre son sein. L'Amour filial, par un jeune homme soutenant un vieillard. L'Amour coujugal, par un homme et une femme se tenant embrassés. La Maternité, par une femme allaitant un enfant. La Pudeur, par une femme ayant un voile blanc sur la tête. La Fraternité, par un blanc et un nègre se tenant embrassés. La Bienfaisance, par une femme ayant à la main une bourse ouverte. L'Agriculture, par une femme appuyée sur une charrue. Le Travail, par un homme appuyé d'une main sur une scie et ayant un marteau dans l'autre. Le Civisme, par un homme portant une branche de chêne. Le Génie, par un homme tenant à la main un papier déroulé sur lequel on lit* CONTRAT SOCIAL. *Le Courage, par un homme foulant une couronne à ses pieds et brisant un sceptre avec les mains.*)

(*Dans le fond, entre les deux rangs des Vertus, s'elève une montagne, sur le milieu de laquelle on lit en transparent bleu :* TEMPLE DE LA NATURE. *Sur son sommet paroissent la* LIBERTÉ *et l'*EGALITÉ *avec leurs attributs, tenant chacune l'extrémité d'un large ruban tricolor dont les longueurs vont ceindre toutes les Vertus, et dont les extrémités opposées forment quatre couronnes sur les bustes de Marat, de Lepelletier,*

de J. J. Rousseau et de Brutus. Devant chaque Vertu est un autel sur lequel un feu est allumé.)

SCÈNE II.

CHŒUR CHANTÉ PAR LES VERTUS.

Dans le temple sacré de l'auguste Nature,
De toutes les vertus s'élèvent les autels;
Que par des chants sacrés et immortels,
Notre tendresse pure
Du Dieu qui nous créa sur ce vaste univers
Célèbre la puissance:
A l'esclavage il ravit l'innocence,
Il brise et disperse ses fers.

(*Quand le chœur est chanté, l'orchestre joue une marche. La Raison avec son flambeau paroît la première, fait le tour du théâtre, et va se placer sur la montagne entre la Liberté et l'Egalité.*)

ORDRE DE LA MARCHE.

(*On apporte les emblêmes trouvés dans le pavillon de la Politique.*)

Droite de l'acteur.	Gauche de l'acteur.
Le Nègre portant les Droits de l'homme.	Le Sans-culotte portant son inscription.
Jacques portant la coupe des larmes du Peuple.	Dumont portant la coupe du sang du Peuple.
Le faisceau des poignards.	La Couronne.
Le trophée religieux.	Les Préjugés.
L'Ignorance.	La Terreur.
L'Orgueil.	Le Fanatisme.

(*Après les emblêmes paroissent le Roi, le duc de Saint-Elie et le Cardinal chargés de chaînes. On les laisse absolument seuls; le Roi et le duc de S. Elie à la droite de l'acteur, le Cardinal à la gauche. Le Peuple vient ensuite et sans ordre. Quand tout le monde est placé de manière à ne point cacher le tableau du fond, la Raison parle.*)

SCÈNE III.

UN SANS-CULOTTE, tous les personnages.

LA RAISON, *placée sur le rocher entre la Liberté et l'Egalité.*

PEUPLE que je viens de conduire dans ce temple dont les portes furent si long-temps fermées, que ce spectacle délicieux te console enfin de tous tes malheurs. Le courage doit fixer pour jamais auprès de toi le bonheur qui te charme aujourd'hui. Tes premiers pas vers ce séjour ont été guidés par ce flambeau ; sache mériter, par ta mâle persévérance, que ces feux ne soient jamais éteints dans ton sang par la main de tous les crimes. (*au Roi.*) Toi qui te faisois appeller le maître des hommes, Roi, jette les yeux sur tous les points de cette enceinte, et frémis des maux dont tu osas accabler les Vertus, ces émanations augustes de la Divinité. (*au Cardinal.*) Et toi, ministre des autels, insolemment nommé prince de l'Eglise, déploie ici ton astucieuse hypocrisie ; ose, en présence de la Raison, de toutes les Vertus, et dans le temple de la Nature, ose justifier ton arrogance et tes richesses. Vous voilà traduits, par le bon Peuple, devant le Tribunal de la Raison ; défendez votre cause exécrable ; il répondra, il est libre, il ne vous craint plus.

LE SANS-CULOTTE *se plaçant entre le Roi et le Cardinal.*

Raison, j'allons faire expliquer ce biau Sire. Je n'en savons pas autant que ces avocats si retors qui vous ont si souvent cassé la tête, quoiqu'elle soit bonne ; mais malgré la bêtise à laquelle ces rois avions finement condamné le pauvre Peuple, vot présence et ce que j'avons le bonheur de voir, tout ça baille de l'esprit, et pis il n'en faut pas tant pour prouver à ces tyrans qué je n'avions que faire de leurs personnes. Qui es-tu ?

LE ROI.

De quel droit oses-tu m'interroger ?

LE SANS-CULOTTE.

Du droit de la Nature qui m'a fait homme comme toi. Parle.

LE ROI.

Je suis Roi.

LE SANS-CULOTTE.

Qui t'a fait Roi ?

LE ROI.

Dieu.

LE SANS-CULOTTE.

T'es un imposteur : ton père et ta mère t'ont mis au monde sans y chercher plus de façon que mon père et ma mère.

LE ROI.

Mes illustres ayeux.....

LE SANS-CULOTTE.

Tu répondras ici de tout le sang qu'ils ont versé. Dis, y avoit-il des Rois avant les hommes ?

LE ROI.

Il n'en falloit point alors.

LE SANS-CULOTTE.

Mais il y avoit des hommes avant les rois ?

LE ROI.

Cela se peut.

LE SANS-CULOTTE.

Ils se passèrent donc de Rois les Peuples anciens ?

LE ROI.

Ils étoient sauvages : à mesure qu'ils s'éclairèrent, ils sentirent la nécessité d'avoir un chef.

LE SANS-CULOTTE.

Les Peuples firent donc les rois ?

LE ROI.

Mais....

LE SANS-CULOTTE.

Te v'là pris : tu mens donc quand tu dis que Dieu t'a fait roi ?

LE ROI.

Dans sa sagesse éternelle, il consacra les trônes pour le bonheur des hommes, et ce fut lui qui fit naître le besoin d'avoir des rois.

LE SANS-CULOTTE.

Il fait aussi venir le poison à côté des plus beaux fruits; mais il nous a appris à le connoître, comme je vous connoissons à présent.

LE CARDINAL.

Mon enfant, les saintes écritures....

LE SANS-CULOTTE.

Tais-toi, tartuffe : tu ne les as peut-être jamais lues... Voyez donc cet autre avec sa jaquette couleur de sang, qui ose m'interrompre. Ces deux fripons s'entendions comme larrons en foire.

LE CARDINAL.

Mais, mon cher ami.

LE SANS-CULOTTE.

Que vas-tu nous dire, voyons ? y n'y a pas à barguigner ici. Tu n'as plus de masque; je te voyons dans toute ta laideur. Par ainsi ne mens pas, si tu peux.

LE CARDINAL.

Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous. Le trop grand éclat de ce flambeau.....

LE SANS-CULOTTE.

Te gêne diablement, n'est-ce pas?

LE CARDINAL.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

LE SANS-CULOTTE.

Non; mais c'est ce que je voyons sur ta figure hypocrite.

LE CARDINAL.

Un usage consacré par des siècles innombrables...

LE SANS-CULOTTE.

L'usage est un sot, quand la raison le condamne.

LE CARDINAL.

Tant de rois visiblement protégés par Dieu..

LE SANS-CULOTTE.

Comme il protège le loup quand il dévore un agneau.

LE CARDINAL.

Tant de miracles en leur faveur...

LE SANS-CULOTTE.

J'y croirons, s'il en fait un pour faire de toi un honnête homme. Il a, morgué, une belle occasion pour se signaler.

LE CARDINAL.

La religion nous dit...

LE SANS-CULOTTE.

La religion dit que nous sommes tous frères, la Raison dit de même; la Nature prouve, par ses bienfaits, que toutes les deux disent la vérité, et que les rois, les prêtres et leurs amis sont des scélérats qui se moquoient de toutes les trois. Elle prouve, cette Natur, que ceux qui se disent les représentans de Dieu sur la terre, doivent être traités comme des imposteurs, jusqu'à ce qu'ils nous montrent une patente qui leur donne le droit d'abuser de not ignorance qu'ils ont manigancée, de nous faire battre, entre nous, comme des bêtes féroces, sans rime ni raison, de nous voler le salaire de nos travaux pour faire semblant de prier Dieu pour nous, comme si avec quelqu'argent on gagnoit les bonnes graces de Dieu, comme celles d'un procureur ou d'une coquette. Mais tout est dit, j'avons entendu le cri de la Nature. Ce flambeau nous a conduits dans cette caverne où vous aviez trouvé le secret d'étouffer ses gémissemens. La Nature et son livre, voilà notre catéchisme; les Vertus, voilà nos miracles; et c'est en obéissant à nos loix, avec respect, que je serons nous-mêmes les images de c'te Divinité qui ne sera plus outragée par les rois, les princes, les nobles, les papes, les cardinaux, les arche-

vêques, les moines, les moinesses, les intendans, les gouverneurs, les parlemens, les procureurs et les commis.

LE CARDINAL.

(*à part.*) Nous aurons de la peine à nous tirer de ce mauvais pas. (*haut.*) Mes chers amis, au nom du ciel qui connoît la sincérité de mon cœur; au nom de ce même flambeau dont le trop grand éclat vous égare....

LE SANS-CULOTTE.

Alte-là, caffard pourpré, ou par-là ventrégoi.... Mais... je te méprise. T'allois nous faire de grandes menaces; t'allois nous dire, peut-être; que tous les tyrans vengeroient la cause de leux confrères: je nous y attendons. Ils auront tous les crimes à leux ordres pour la défendre c'te mauvaise cause, et j'aurons nos bras, armés pour la Liberté, pour les exterminer; et si le Ciel abandonne la Vertu, ce qui n'est pas possible, j'avons la mort. Mais il semble que l'air qu'on respire ici commence à se corrompre. Raison, débarrasse-nous de leux présence, qui finiroit par empoisonner ce Temple.

LA RAISON.

Approche, ton amour brûlant pour le bonheur de tes frères te donne le droit de monter sur ce rocher. La Liberté et l'Egalité, entre lesquelles la Raison fut placée par l'Auteur de tout ce qui existe, t'invitent à recevoir ce flambeau. Que ce feu régénérateur, consume sur l'autel de l'Humanité qui s'élève, ces emblêmes de l'orgueil et de la politique des rois. Et vous, déposez ces coupes sacrées qui contiennent les larmes et le sang des Peuples; que toujours elles soient pour vous un signe de ralliement contre les ennemis que vous avez vaincus, et contre ceux que vous avez à vaincre.

(*Le Sans-Culotte monte et prend le flambeau des mains de la Raison. Un autel s'élève, on y lit:* Autel de l'Humanité. *Les emblêmes sont posés dessus; le Sans-Culotte y met le feu. Pendant qu'ils brûlent, le Roi, le Cardinal et le Duc sont engloutis. Du milieu des flammes sort un faisceau surmonté d'une inscription portant ces mots:* République une et indivisible.

Pendant tout ce jeu de théâtre, l'orchestre joue un morceau religieux.)

LA RAISON.

Ils ont disparu ces emblêmes abhorrés. Hommes, vous êtes à présent les véritables images de l'Être suprême. Vous le représenterez tous, dans la magnificence de ses dons, par les chefs-d'œuvre de votre industrie ; dans son inépuisable bienfaisance, par votre empressement à secourir vos frères souffrans ; dans la sublimité de l'ordre qu'il a établi dans cet univers, par la sagesse de vos loix ; et dans sa suprême puissance, par l'union qui fait la force, et par le courage qui surmonte tout. La Raison vous le prédit : la France, brillante de tous les feux du Génie et du charme de toutes les Vertus, purifiera un jour l'Univers par son auguste influence ; un seul Code comme un seul Dieu ralliera tous les hommes ; les nations n'en formeront bientôt qu'une seule, dont le sceau sera celui de la République française.

CHŒUR.

FILLE du Ciel, ô sainte Egalité !
Répands sur nous tes bienfaits et ta gloire ;
Que les mains de la Liberté,
Sur tous les Rois du monde, assurent la victoire
Aux drapeaux de l'Humanité.

(*Un ballet analogue s'exécute pendant que les deux chœurs se chantent.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.